

LE DIABLE,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR MM. DELACOUR ET LAMBERT THIBOUST,

Mise en scène de M. FECHTER,

Musique de M. ADOLPHE VAILLARD; celle de la Ballade, composée par M. BAZILLE,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 26 AVRIL 1851.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. | PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---------------------------------|--------------|--|----------------|
| LE COMTE DE SAINT-GERMAIN..... | MM. FECHTER. | LE CHEVALIER DE VAUDRAY..... | MM. DUBIEP. |
| MARCEL, maître bijoutier... | CHARLY. | LE BARON D'ORNAY..... | GUIGNET. |
| PAPILLON, | GIL-PÉRÉS. | UN GEOLIER de la Bastille.. | MARCHAND. |
| BERNARD, } ouvriers bijoutiers. | DAVANNE. | DUBOIS, domestique de la mar- | |
| JULIEN, } quise..... | ARTHUR. | UN SERGENT DU GUET.... | LANSOY. |
| DURAND, } intendant de la mar- | BÉRAUD. | LA MARQUISE APPIANI... M ^{me} | RABUT-FECHTER. |
| quise Appiani. | FLEURET. | JEANNE, jeune fille aveugle.. | LIA-FÉLIX. |
| LE COMMANDEUR DES AR- | GALLIN. | INVITÉS, SOLDATS DU GUET, OUVRIERS BIJOUTIERS, PEUPLE. | |
| CIS..... | | | |

La scène se passe en 1760.

ACTE PREMIER.

L'atelier de Marcel Blummer, le bijoutier, rue St-Antoine. Fond vitré. Porte au fond sur la rue. A gauche au fond et touchant à la devanture de boutique, un établi pour quatre ouvriers. Du même côté et placé latéralement un comptoir; un peu au-dessus une porte. A droite au fond est un escalier conduisant dans l'intérieur. Dessous, une porte donnant au dehors. Au premier plan est une autre porte où est une chambre. Accessoires, outils de bijoutier, chaises, escabeaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERNARD, JULIEN, DURAND, AUTRES OUVRIERS. (Au lever du rideau, les Ouvriers travaillent; chacun a devant soi, sur l'établi, un bouquet.)

JULIEN. Hé! Durand, passe-moi donc ta lime!...

DURAND. Voilà!

BERNARD. As-tu fini de monter le collier?

JULIEN. Un dernier rubis... et c'est fait...

Je crois qu'en voilà une de garniture un peu brillante!...

BERNARD. Drôle d'état que le nôtre!

DURAND. A cause donc?

BERNARD. Bédame! l'ouvrier bijoutier gagne chaque jour trois ou quatre livres, quelquefois cinq... et chaque jour il lui passe par les mains plus de diamants et de rubis qu'il

n'en faudrait pour vêtir et alimenter trois régiments pendant une campagne!

DURAND. C'est vrai tout d'même.

JULIEN. Ah çà, où diable Papillon est-il passé?

TOUS, riant. Papillon!

JULIEN. Oui... en voilà un flandrin... et qui aime mieux manier des bouteilles avec les soldats du guet que de manier une cisoire au profit du patron!

TOUS, riant. Farceur de Papillon!

PAPILLON, en dehors.

A la Monaco,

L'on chasse et l'on déchasse.

TOUS. Tiens, le v'là!

JULIEN. Quand on parle du papillon... on en distingue les ailes.

SCENE II.

LES MÊMES, PAPILLON, *entrant en chantant et en dansant.*

PAPILLON.

A la Monaco,

L'on danse comme il faut !

Bonsoir, les enfants ! ça va bien... pas mal, merci.

JULIEN. D'où sors-tu ?

PAPILLON, *gravement.* Mes enfants, je sors... de la Bastille.

TOUS. Allons donc !

PAPILLON. Oui, j'ai déjeuné avec le portier de cet estimable établissement.

DURAND. Tu es donc lié avec les portiers ?

PAPILLON. Par le temps qui court, faut avoir des amis partout... même dans la loge du portier d'une prison d'état... Il m'a offert une place... de geôlier... rien que ça... Dire qu'il ne dépendait que de moi de fréquenter monsieur de Latude... Mais bernique ! ma santé réclame le grand air... j'aime mieux travailler... avec vous... tas de bons enfants que vous êtes !

JULIEN. Ta place est vide... travaille !

PAPILLON. Oh ! pas aujourd'hui ; je dois être indisposé... il est impossible que je n'aie pas mal quelque part. (*Il s'assied sur le comptoir.*)

TOUS. Paresseux !

PAPILLON, *s'exclamant.* Paresseux !... si vous aviez fait tout ce que j'ai fait aujourd'hui ! Paresseux !... Écoutez pour voir... (*Il se lève.*) 1° A neuf heures, j'étais levé !... 2° à dix heures, il m'a fallu déjeuner avec mon ami Larose, un soldat du guet.

TOUS. Ah !

PAPILLON. A onze heures, il m'a fallu redéjeuner avec mon ami Belpointe, le sergent du guet ! à midi, j'étais convié à prendre la crémaillère chez mon ami Carcagneux... un marchand de liquide qui vient d'ouvrir rue du Pas-de-la-Mule ; on m'a invité à redéjeuner... Notez que j'ai mangé de tout, que j'ai bu de tout, que j'en ai même redemandé ! après quoi je suis allé casser une croûte chez mon ami Lajoie... le cerbère de madame la Bastille... cette vieille femme en pierres de taille ; j'ai mangé que je ne savais où le mettre ! et vous dites que je suis un paresseux ! allons donc ! (*Lançant son chapeau sous son bras.*) Vous êtes des faquins, sur ma parole !... Eh ben ! après ! est-ce que je ne suis pas le frère de lait de la maison ?... est-ce que Marcel et moi, en nourrice, nous ne nous sommes pas sustentés à la même source ? à preuve que j'étais plus gourmand que lui... au dire du père nourricier. (*Il tire de sa poche un énorme morceau de pain, une part de jambon, un couteau, s'assied à droite et se met à manger.*)

Un frère de lait... c'est un titre, ça... Est-ce que vous avez été en nourrice avec Marcel, vous ?

TOUS. Non...

PAPILLON. Alors, travaillez donc, paresseux, et ne fourrez pas votre nez dans mon ouvrage !

JULIEN. Satané gourmand !

PAPILLON. Dama ! pendant trois jours, je n'ai rien pris... faut bien m'en faire un brin... pendant que ce pauvre Marcel était absent.

DURAND. Ah ! oui !

JULIEN. Pauvre patron...

PAPILLON. Dire que nous avons manqué de le perdre... En a-t-il du courage, hein ? Une voiture s'emporte... c'est-à-dire, non... c'est les chevaux qui emportent la voiture... et zeste ! voilà mon Marcel qui s'élançe, prend les chevaux par la bride, arrête la voiture et sauve la grande dame, qui faisait des oh ! et des ah ! par la portière ; mais le timon avait frappé en pleine poitrine notre bourgeois... si bien qu'il était renversé... sous les pieds des chevaux, qui piaffaient et pouvaient l'écraser.

BERNARD. Et pendant trois jours nous ne l'avons pas revu.

PAPILLON. Étais-je inquiet ! Tiens, Marcel, c'est toute ma famille à moi... il me paye à rien faire... c'est rare des bourgeois de cette pâte-là... Il nous a expliqué plus tard comme quoi la grande dame l'avait recueilli dans son hôtel de la rue de Varennes, comme quoi elle l'avait soigné... et dans le soigné encore !... Il paraît qu'on est joliment nourri là dedans... Nous avons gagné à ça une pratique... et une fière !... une commande de mille louis pour commencer... et allez donc ! palsembieu !..

BERNARD. J'entends le patron !

PAPILLON, *servant son déjeuner.* Eh ! vite à la besogne... (*Devant l'établi.*) Dieu de Dieu ! que je suis donc occupé !... Dites encore que je suis un paresseux, vous autres !..

SCENE III.

LES MÊMES, MARCEL.

MARCEL, *allant à Julien.* Julien, avez-vous terminé la garniture de ce collier ?

JULIEN. A l'instant, patron...

MARCEL. Bien, très-bien... vous êtes un bon ouvrier... Julien... Votre smar a fait une cruelle maladie ; je le sais... et qui a dû épuiser vos petites économies... Tenez, prenez ceci. (*Il lui donne de l'argent.*)

JULIEN, *hésitant.* Oh ! patron !

MARCEL. Prenez sans crainte et sans honte !... ce n'est point une aumône... Julien, c'est la récompense du travail.

JULIEN, *prenant l'argent.* Vive le patron !

TOUS. Vive le patron !

PAPILLON, *criant plus fort que les autres.*
Vivé mon frère de lait !

MARCEL, *riant.* Papillon ! Papillon à l'atelier !.. ah ! ah !

PAPILLON, *riant d'un rire forcé.* Ah ! ah ! ah ! *(A part.)* Je crois qu'il m'attrape !..

MARCEL. On me dirait que Louis le Bien-aimé a prêché lui-même le carême à Notre-Dame, que, certes, je ne serais pas plus étonné !

PAPILLON, *pleurnichant.* Marcel.. c'est mal ! tu m'humilies ! tu humilies ton second frère... Si ça te contrarie que je fréquente le guet... dis un mot, et je n'irai plus... *(à part)* qu'avec les gardes françaises... Je change de corps !

MARCEL. Tu étais plus assidu jadis, Papillon.

PAPILLON. Du vivant de ton père... c'est vrai. Dame ! c'est que le père Georges possédait un certain nerf de bœuf... avec lequel, quand j'étais apprenti, il employait les moyens de conciliation... Brave homme que le défunt... il a mon estime... quand ça ne serait que pour avoir recueilli et adopté notre chère demoiselle.

MARCEL. Jeanne... *(Les ouvriers ont quitté leur établi et s'approchent de Marcel.)* La Providence est là dedans, mes amis... n'est-ce pas elle qui plaça l'enfant abandonnée devant cette porte, comme pour dire à mon père : « Tiens, le monde la repousse... » Prends-la, toi, tu n'as qu'un enfant, » Georges Blummer... la Providence t'en » confie un autre. » Pauvre chèvre Jeanne ! mon père la prit tout ensanglantée ; mais les misérables tramblaient, sans doute, car le coup mal assuré n'avait traversé que le bras gauche... elle vécut... Mais, hélas ! lorsque, quelques jours après, mon père chercha la vie et le bonheur dans les yeux de Jeanne, son cœur se serra devant une horrible réalité ! le regard interrogé ne devait voir ni le ciel, ni le printemps, ni la sainte et bonne figure de l'ouvrier Georges., de mon père... une éternelle obscurité pour la pauvre fille ! plus de lumière, plus rien !.. Jeanne était aveugle !.. *(Elle suit une larme.)*

PAPILLON, *pleurant.* Allons, Marcel, veux-tu pas pleurer comme ça... Tiens ! voilà que je pleure aussi, moi... je suis-t'y bête !

MARCEL. J'ai tort ; car aujourd'hui c'est la fête de Jeanne.

PAPILLON. La Saint-Jean... connu !

JULIEN. Chacun de nous y a pensé, patron... et voilà nos bouquets.

PAPILLON. C'est mam'zelle ! En avant le

compliment, les roses, les cefflets et les giroffées !.. Attention, camarades ! et de l'éloquence, si ça peut !

SCÈNE IV.

LES MEMES, JEANNE *parait à droite, au haut de l'escalier et descend.*

PAPILLON, *aux autres.* Connait-elle les localités !.. elle marche comme quelqu'un qui y verrait des deux yeux.

JEANNE, *au bas de l'escalier.* Marcel !

MARCEL, *la regardant.* Jeanne, me voilà. *(Il fait un mouvement.)*

JEANNE, *l'arrêtant d'un geste.* Attendez... Marcel... je vous vois et je vais à vous !.. *(Elle marche, s'arrête devant Marcel, cherche sa main et la prend dans les siennes.)* Là !.. ne vous disais-je pas que je vous avais vu ! !

MARCEL, *tristement.* Me voir, et comment ?

JEANNE. C'est mon cœur qui me guide ; est-ce que le cœur peut jamais tromper, Marcel ?

MARCEL. Vous avez raison, Jeanne... tous nos amis sont là... ce jour est presque solennel... c'est celui de votre fête.

JEANNE. Ma fête !.. Et vous y avez pensé, mes amis... Merci... merci pour ce bon souvenir.

MARCEL. Chacun d'eux vous apporte un bouquet... Tenez, les voilà tous. *(Il les lui donne.)*

JEANNE, *tristement.* Des fleurs !.. Ça doit être bien joli des fleurs, n'est-ce pas ?

MARCEL, *avec reproche.* Jeanne !

JEANNE. Je ne me plains pas... Ce que j'aime dans ces fleurs, c'est leur parfum... et ce parfum n'appartient-il pas à l'aveugle comme à tout le monde... Vous voyez bien, Marcel, que j'aurais tort de me plaindre... et... *(avec un soupir)* et... je ne me plains pas !

MARCEL. Toujours cette pensée !

JEANNE. Papillon !

PAPILLON, *s'approchant d'elle.* Mam'zelle !

JEANNE. Placez ces bouquets sur le comptoir.

PAPILLON, *les mettant sur le comptoir.* Voilà... ça y est.

MARCEL. Mes amis, voici l'heure du dîner.

PAPILLON. C'est vrai, ma foi ! C'est donc ça que je mangerais bien quelque chose ! mon estomac s'insurge !

MARCEL. Allez, mes amis... Ah ! Julien !.. rien ne manque à cette parure... quand on viendra la réclamer...

JULIEN, *montrant la boîte qui est sur le comptoir.* La voilà, patron, dans cette boîte.

MARCEL. C'est bien.

TOUS. Adieu, patron... Adieu, mam'zelle Jeanne.

JEANNE. Adieu... et merci, mes bons amis. *(Ils sortent avec Papillon.)*

SCÈNE V.

JEANNE, MARCEL. *(Jeanne va s'asseoir près du comptoir.)*

MARCEL, *allant près d'elle.* Jeanne ! *(mouvement de Jeanne)* Jeanne ! vous m'aviez promis de chasser ces tristes et inutiles pensées. Dieu, qui vous priva de la lumière, n'a-t-il pas en échange mis près de vous un guide, un ami, un frère... et bientôt un époux ?

JEANNE, *secouant tristement la tête.* Est-ce qu'un pareil bonheur est fait pour moi !... Marcel, dites-moi... Elle est belle, elle est bien belle, cette femme, n'est-ce pas ?

MARCEL. Encore !

JEANNE. Pardonnez-moi... mais c'est une grande dame... et moi... je suis une pauvre fille... est-ce que le choix peut être douteux entre elle et moi ?... Elle vous a vu... vous lui avez sauvé la vie... elle vous a gardé trois jours près d'elle... trois jours pendant lesquels j'ai versé bien des larmes, allez !... trois jours pendant lesquels j'ai bien prié Dieu !... Mon ami, elle vous a vu bon, généreux, brave... elle doit vous aimer !

MARCEL. Quelle folie !

JEANNE. Non, le cœur a des pressentiments... Mon cœur ne vous a-t-il pas trouvé tout à l'heure au milieu de nos ouvriers ? eh bien, il me dit maintenant que cette femme vous aime !

MARCEL. Eh ! que m'importe à moi !... si je n'aime que vous, Jeanne... Un mot, un seul, et dans huit jours vous êtes ma femme.

JEANNE. Votre femme !

MARCEL. Ce mot... le direz-vous ?

JEANNE. Non.

MARCEL. Non... Et pourquoi ?

JEANNE. Parce que votre père m'a donné asile et protection... parce que je ne puis payer ce bienfait en liant votre existence à celle de l'aveugle !... Non, Marcel ! je ne serai jamais votre femme ! *(Elle pleure.)*

MARCEL. Ainsi, vous me refusez ?

JEANNE. Oui.

MARCEL. Moi, votre ami, votre compagnon d'enfance. Votre âme est bien oublieuse de nos jeux, de nos petites querelles, terminées si vite sur les genoux de notre père... Ne vous rappelez-vous plus que Georges au lit de mort mit votre main dans la mienne : « Elle sera ta femme, Marcel, me dit-il... Il sera ton époux, Jeanne. » Et il vous nomma sa fille...

Avez-vous oublié cela ? et lorsqu'en mourant il nous a unis devant Dieu, refuserez-vous de nous unir devant les hommes ?

JEANNE. Marcel, vous m'aimez donc ?

MARCEL. Vous me le demandez !... Oui, je vous aime du jour où, plus jeune que moi, vous avez prononcé mon nom pour la première fois... je vous aime du jour où votre petite main d'enfant serra la mienne... Je suis seul au monde comme vous êtes seule au monde, oublié du monde comme vous êtes oubliée du monde, et j'ai reporté sur vous tout ce qu'il y a d'amour et de dévouement dans mon cœur... Et quand je viens à vous, c'est vous qui me repoussez... et vous me demandez si je vous aime... Tenez, Jeanne, je voudrais qu'en ce moment vos yeux fussent rendus à la lumière... ne fût-ce qu'un instant... oui, je le voudrais, car vous verriez pleurer votre ami, vous verriez pleurer votre frère... et alors, Jeanne, vous ne lui demanderiez plus s'il vous aime !...

JEANNE. Oui, oui, vous m'aimez... j'en suis bien sûre à présent... car ces larmes que je ne puis voir dans vos yeux... elles sont dans votre voix que j'écoute... Marcel, j'ai votre amour... Ah ! c'est que j'ai été jalouse ! *(Mouvement de Marcel.)* Mais je me trompais... Oh ! toutes ces grandes dames, elles ont des ducs, des princes... qu'elles me laissent mon frère... ou plutôt qu'elles viennent le disputer à l'aveugle, qu'elles viennent... et je me sentirai forte de ton amour, Marcel, forte de mon bonheur... et quand elles me verront sur ton cœur, elles n'oseront pas te prendre. N'est-il pas vrai, Marcel ?... Je t'aime ! je t'aime !

MARCEL, *transporté.* Jeanne... merci !

SCÈNE VI.

LES MEMES, PAPILLON.

PAPILLON, *accourant tout essoufflé.* Marcel ! Marcel !

MARCEL, *allant à lui.* Papillon !

PAPILLON. Oui... j'ai te dérange... mais voilà la chose... J'étais chez le restaurateur, en train de questionner un gigot... lorsque, brrrr... j'ai vu une voiture avec des armoiries et un laquais couleur pistache qui s'arrêtait et la dame aux chevaux emportés... tu sais bien... qui se dirigeait par ici.

MARCEL. Eh bien ! que me fait cette dame ?

PAPILLON. Ah !... j'ai cru bien faire... *(Regardant au fond.)* Tiens !... la voilà avec son laquais pistache !... *(La Marquise paraît au fond suivie d'un laquais.)*

SCÈNE VII.

LES MEMES, LA MARQUISE, LE LAQUAIS.

JEANNE, *à part.* Elle, ici !... chez Marcel !

LA MARQUISE, *au laquais*. Dubois, attendez-moi... (*A Marcel.*) Salut à mon jeune sauveur!

MARCEL, *s'inclinant*. Madame!

LA MARQUISE. La parure est prête?

MARCEL. Oui, madame...

LA MARQUISE. Je veux lui faire honneur cette nuit même, dans un bal que je donne.

MARCEL. Papillon, donne cette boîte à madame la marquise.

LA MARQUISE. Non, vous me l'apporterez vous-même... ce soir... à dix heures...

JEANNE, *à part*. Elle veut le voir!

LA MARQUISE. Le prix?

MARCEL. Mille louis, madame...

LA MARQUISE, *lui remettant des billets*. Oui... je sais, une misère!

PAPILLON, *à part*. Elle appelle ça une misère! Peste! il paraît que cette marquise-là a du foin dans ses bottes!... que je suis bête! puisqu'elle n'a pas de bottes!...

LA MARQUISE, *donnant une pièce d'or à Papillon*. Tiens... prends, mon garçon. (*A Marcel.*) Ainsi, mon jeune sauveur... vous serez exact.

MARCEL, *s'inclinant*. Je serai exact.

PAPILLON, *en admiration devant le laquais*. Le beau laquais!

LA MARQUISE, *qui est remontée, apercevant Jeanne*. Une jeune fille!... Ah! il y a une jeune fille chez vous, monsieur Marcel?...

MARCEL, *qui est allé près d'elle*. C'est ma fiancée, madame.

LA MARQUISE, *à part*. Sa fiancée!

JEANNE, *bas à Marcel*. Merci, Marcel, merci.

MARCEL. Je l'aime... dans huit jours elle sera ma femme.

LA MARQUISE, *avec un grand étonnement*. Ah!

JEANNE, *à part*. Elle doit avoir pâli... (*A voix basse, appelant Papillon.*) Papillon, comment est le visage de la marquise?

PAPILLON. Pistache! Ah! que je suis bête... Pâle! elle est très-pâle!

LA MARQUISE, *à Marcel*. Ah! ce mariage se fera si vite...

JEANNE, *à part*. Si vite!

LA MARQUISE, *même jeu*. Je vous fais compliment de votre fiancée, monsieur Marcel. (*A Jeanne.*) Mademoiselle, je vous fais compliment de votre époux... c'est notre sauveur, et comme tel... nous l'aimons!

JEANNE, *tend sa main à la Marquise qui lui donne la sienne; à part*. Sa main a tremblé! sa main a tremblé!

LA MARQUISE, *examinant Jeanne*. Mais... cette jeune fille... elle est aveugle!

MARCEL. Oui, madame!

LA MARQUISE, *à part*. Elle est aveugle! Ah! (*Elle sourit légèrement.*)

UNE VOIX DE CRIEUR, *au dehors*. Demandez... demandez la nouvelle chanson qui vient de paraître sur le fameux comte de Saint-Germain... demandez! demandez! (*La voix s'éloigne.*)

JEANNE. Le comte de Saint-Germain!...

LA MARQUISE, *riant*. Eh quoi!... on le chansonne déjà! mais cet homme est décidément le dieu... ou plutôt le diable du jour. (*Elle remonte vers le fond.*)

JEANNE. Marcel, quel est donc ce comte?

MARCEL, *allant à elle*. Un homme étrange qui depuis deux mois émerveille tout Paris!... un savant, un chimiste.

LA MARQUISE, *en riant et redescendant vers le milieu*. Dites un fou... qui prétend connaître le passé... vrai diseur de bonne aventure, inventeur de je ne sais quels philtres qui chassent les rides et éternisent la beauté... adoré par conséquent de toutes nos vieilles douairières qui l'ont mis à la mode... Terrible et amusant duelliste!... il a tué le vicomte de Mailly, qui soutenait qu'il était sorcier et le chevalier de Miremont, qui soutenait qu'il ne l'était pas... Paris dit que c'est le diable! (*Riant.*) Eh! c'est possible, après tout!

PAPILLON, *à part*. Je crois bien!

LA MARQUISE. Peu de personnes connaissent son visage... On le dit joli garçon.

PAPILLON, *haut à la Marquise*. Non... il est noir... puis il a des cornes.

LA MARQUISE, *riant*. Ah!

PAPILLON. Oh! toutes petites... ça ne se voit pas! mais il en a!...

LA MARQUISE, *à Marcel*. Sans adieu, mon brave chevalier!

MARCEL, *s'inclinant*. Madame la Marquise...

LA MARQUISE, *qui est remontée se retournant; à Jeanne*. Au revoir, mon enfant! (*A part.*) Elle est aveugle et il l'épouse... Il aime donc bien cette jeune fille? (*Elle sort.*)

PAPILLON, *faisant des politesses au domestique*. Monsieur le domestique, je suis bien votre valet. (*Le valet suit la Marquise.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *moins la Marquise*.

MARCEL. Papillon!... le jour baisse... de la lumière!...

PAPILLON. Oui, mon frère de lait... (*Il sort à gauche, puis rentre quelques instants après avec un flambeau à deux branches allumées, qu'il pose sur l'établi.*)

MARCEL, *allant à Jeanne*. Eh bien, Jeanne... êtes-vous plus tranquille?

JEANNE. Et vous irez lui porter cette pa-

ture?

MARCEL. Décidez vous-même!...

JEANNE. Allez... mais revenez bien vite... je prêterai l'oreille, et ne m'endormirai que lorsque vous serez rentré.

SCÈNE IX.

LES MÈRES, BERNARD, JULIEN, DURAND
et LES OUVRIERS.

JULIEN. Nous voilà, patron... Nous venons ranger nos outils... et à demain la besogne...

MARCEL. Rentrons, Jeanne! (*Il rentre avec Jeanne à droite au premier plan. La nuit est presque venue.*)

SCÈNE X.

LES MÈRES, moins JEANNE et MARCEL.

PAPILLON. Avec tout ça, je n'ai pas dîné, moi.

BERNARD. Ah çal tu passes donc ta vie à manger!

PAPILLON. Je passe ma vie à ce que ça veut... ça ne regarde que mon tempérament.

LE CRIEUR, *en dehors*. Demandez! demandez! la nouvelle chanson qui vient de paraître sur le fameux comte de Saint-Germain... Demandez! demandez!

DURAND. Ah çà! c'est donc vraiment le diable, que ce monsieur de Saint-Germain!

PAPILLON. Si c'est le diable! Il demande si c'est le diable?... Que tu es étroit, mon bon! Mais oui, que ça l'est... le diable! (*Les rapprochant près de lui.*) Mais vous ne savez donc pas qu'il a onze cents ans, trois mois et dix jours! Qu'il a connu Henri IV, François 1^{er} et autres, comme je vous connais!... C'est un homme qui aurait inventé la lune, si le bon Dieu n'en avait pas eu l'idée avant lui!... Rien qu'en vous regardant il vous endort... il vous endort mieux qu'une représentation des comédiens ordinaires de Sa Majesté; et tu demandes si c'est le diable!... Ah! oui, que tu es étroit, mon bon Durand.

DURAND. Ah! je ne savais pas.

PAPILLON, *avec émotion*. Mais vous ignorez donc que cet homme-là ressuscite les morts comme moi j'avale un verre de vin; qu'il sait tout, qu'il a vu tout; que son valet de chambre est un jeune serpent à sonnettes, et que tous les matins, c'est un vieux tigre qui lui pondre les cheveux.

TOUS, *dans le plus grand étonnement*. Ah!...

PAPILLON. C'est comme j'ai l'honneur de us le dire.

BERNARD. Et on a fait une chanson sur lui!

PAPILLON. Pardine! puisque je la sais, moi!

DURAND. Toi!... alors, chante-nous-la!...

TOUS. Chante-nous-la!

PAPILLON, *leur prenant les mains*. Tope!... ça va... écoutez... et soyez émus.

Air composé par M. Barille.

Si vous voyez un homme noir,
Le soir!

Dont l'œil d'une infernale joie,
Flamboie!

S'il vous touche de son manteau,
Bien vite!

Ah! signez-vous, avec de l'eau
Bénite!

Passes, passes votre chemin,
Passez, passez, car c'est le Diable!

Qui fait sa ronde impitoyable,
C'est Saint-Germain,

REPRISE EN CHOEUR.

Passes, passes votre chemin, etc. etc.

PAPILLON.

Parfois, il donne le signal
D'un bal!

Parfois le premier il s'élançe,
Et danse!

Mais si d'un œil on voit Satan
Sourire;

De l'astre on le voit dans l'instant
Maudire!

Passes, passes votre chemin,
Car c'est le sourire du diable,

Qui fait sa ronde impitoyable!
C'est Saint-Germain!

REPRISE EN CHOEUR.

Passes, passes votre chemin, etc. etc.

PAPILLON.

Que de maux il a dans les fers
Soufferts!

Il a perdu pour une femme
Son âme!

Mais il est au pauvre maudit,
Une heure

Où quand il est bien seul, on dit
Qu'il pleure!

PAPILLON, *reprenant le refrain*.

Passes, passes votre chemin,
Car ce sont les larmes du diable!

Qui fait sa ronde impitoyable,
C'est Saint-Germain,

REPRISE.

Passes, passes votre chemin, etc., etc.

JULIEN. Comment!... il pleure!... lui!...

BERNARD. C'est étonnant!

PAPILLON. Il y a du vrai là-dedans!... voyez-vous, il n'y a pas de chansons... sans fumée! Oui, mes enfants, il vient comme ça sans qu'on l'attende... et tenez... nous sommes là bien tranquilles, pas vrai... eh bien! je ne serais pas étonné de le voir paraître à la porte pour nous dire...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN, sur le couil. M. Marcel Blummer, s'il vous plaît ?

PAPILLON et LES AUTRES faisant un bond de frayeur. Hein !... (A part.) Sapristi ! il m'a fait une peur !... (Haut.) Il est ici, mon gentilhomme !

SAINT-GERMAIN. Ne puis-je lui parler ?

PAPILLON, se dirigeant à droite. Très-facilement !..

SAINT-GERMAIN. Merci, monsieur Papillon.

PAPILLON, se retournant. Il me connaît !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARCEL.

PAPILLON. Dis donc, Marcel, voilà un seigneur qui désire te parler.

MARCEL, entrant. A moi, mes amis !.. (Il fait signe aux ouvriers et à Papillon de s'éloigner.)

SAINT-GERMAIN. Non, c'est inutile.. ces braves gens peuvent rester.. je les connais..

TOUS, avec étonnement. Nous !

SAINT-GERMAIN. Restez, Durand.. restez, Bernard... et vous aussi, Julien... vous n'avez plus à veiller au chevet de votre sœur. (Mouvement des ouvriers. A Marcel.) Je sais qu'ils vous aiment et vous sont dévoués, monsieur Marcel. A ce titre, j'aurai peut-être une heureuse nouvelle à leur apprendre.

MARCEL. Puis-je savoir, Monsieur, à qui j'ai l'honneur..

SAINT-GERMAIN. Je suis.. le docteur David... Il y a bientôt seize ans, votre père, le bijoutier Georges Blummer, trouva en rentrant chez lui et blessé au bras ! un enfant nouveau-né.

MARCEL. Monsieur..

SAINT-GERMAIN. Laissez-moi poursuivre. Il y avait dans le berceau un billet..

MARCEL. Oui, Monsieur, dont Dieu, mon père et moi, connaissons seuls le contenu !

SAINT-GERMAIN. Le voici : « Cet enfant a reçu au baptême le nom de Jeanne... qui que vous soyez, ensevelissez-la comme il convient à une dépouille chrétienne. »

MARCEL, tremblant. Monsieur... monsieur !... Ah ! vous venez pour m'arracher Jeanne, pour la rendre à sa mère !

SAINT-GERMAIN, avec force. A sa mère ! jamais, monsieur ! jamais ! (Mouvement des ouvriers, changeant de ton et souriant.) Oh ! je m'emporte !.. excusez-moi, en vérité, si je vous donne ces détails. C'est pour vous

prouver que je mérite la confiance à laquelle tout à l'heure le docteur David fera appel.

MARCEL. Parlez donc, monsieur, je vous écoute.

SAINT-GERMAIN. D'ailleurs, vous aimez Jeanne, comme un âme pure s'attache à une âme pure. Elle sera votre femme, j'en fais le serment. J'arrive maintenant au but de ma visite. Jeanne est aveugle.

MARCEL. Oui, monsieur.

SAINT-GERMAIN. La science s'est déclarée impuissante, et moi... peut-être pourrai-je sauver votre fiancée.

MARCEL, vivement. Vous !

SAINT-GERMAIN. J'ai dit ! peut-être, monsieur ; faites-la venir, j'examinerai... et alors... je me prononcerai en toute assurance.

MARCEL, avec joie. Quoi ! vous pourriez... (Appelant à droite.) Jeanne ! Jeanne !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, entrant. Vous m'avez appelée, Marcel... me voilà !

MARCEL, lui prenant la main. Un étranger... un ami, que la Providence vous envoie. (Il lui parle bas. Les ouvriers remontent au fond à gauche.)

SAINT-GERMAIN, sur le devant à gauche, à lui-même. Seigneur, vous êtes puissant. Ce jour que j'ai appelé en vous blasphémant sans doute, votre éternelle justice le fait briller enfin... Merci et pardon ! Seigneur !

MARCEL. Monsieur, elle attend ! (Il la fait passer près de Saint-Germain.)

SAINT-GERMAIN. Jeanne ! (Il lui prend les mains et observe ses yeux.)

JEANNE, avec émotion. Pour que vous vous intéressiez ainsi à l'orpheline... monsieur, qu'al-je donc fait ?

SAINT-GERMAIN, observant toujours. Vous avez souffert.. et moi aussi, j'ai souffert !..

JEANNE, s'animent. Monsieur, par grâce, par grâce, dites-moi si vous avez connu ma mère !

SAINT-GERMAIN. Oui, je connais tout le monde..

JEANNE. Et..

SAINT-GERMAIN, froidement. Elle est morte !..

JEANNE, avec douleur. Morte !.. et mon père..

SAINT-GERMAIN. Dans l'exil..

JEANNE. Pauvre père... il pense à moi, n'est-ce pas, monsieur !.. et je le verrais... vous pourriez..

SAINT-GERMAIN. Je puis tout !

JEANNE, animée. Et il viendra... je l'aurai là... près de moi ? Et il pourra bénir ses deux enfants... et je pourrai lui présenter Marcel... (*Elle tend sa main à Marcel qui s'approche.*) Marcel ! ah ! vous serez plus heureux que moi, vous pourrez le voir, vous... Ah ! monsieur, j'ai souvent prié la Vierge pour lui... et il serait là... oh ! ce serait trop de bonheur, ce serait trop de bonheur !... (*Ses yeux ont pris une animation progressive.*)

SAINT-GERMAIN, qui l'observe, pousse un cri de joie. Ah ! cette animation !... Jeanne, bénissez Dieu !... car vous verrez le ciel, vous verrez le soleil, vous verrez l'image de la Vierge devant laquelle vous avez prié pour votre père !

JEANNE, tombant à genoux. Ah ! qui que vous soyez... merci, monsieur, merci.

MARCEL, à Saint-Germain. Monsieur, sur votre salut, ce que vous venez de dire est-il vrai !...

SAINT-GERMAIN. Ce que j'ai dit est vrai.

MARCEL. Alors, ma fortune, ma vie, ce que je possède est à vous... disposez de moi.

PAPILLON, allant près de Saint-Germain. Et de moi, donc !... tenez !... vous m'avez l'air d'un brave homme... à compter de ce moment, je suis à vous ; je deviens votre ami, votre caniche... quand vous aurez besoin de moi... c'est à la vie... à la vie à la mort ! (*Il lui donne une poignée de main.*)

SAINT-GERMAIN, riant. Merci !... je ne l'oublierai pas... et qui sait... peut-être un jour...

PAPILLON, de même. Dame ! on a souvent besoin d'un plus petit que soit !

SAINT-GERMAIN. Monsieur Marcel, vous êtes un honnête homme ! vous avez aimé l'orpheline, pour ceux-là qui eussent dû l'aimer et qui l'ont repoussée... je suis avec vous pour achever l'œuvre... Adieu, mes amis ; je laisse ici la joie et l'espérance... n'ai-je pas bien fait d'entrer... dans deux jours, venez à mon hôtel, rue Saint-Honoré, et Dieu aidant, je vous sauverai, Jeanne.

MARCEL. Nous demanderons l'hôtel du docteur David ?

SAINT-GERMAIN. Non !...

MARCEL. Qui demanderons-nous alors ?...

SAINT-GERMAIN, près de la porte qu'il ouvre. Le comte de Saint-Germain. (*Il sort, à ce moment la lumière placée sur l'établi s'éteint subitement, obscurité, mouvement général.*)

TOUS. Ah !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, moins SAINT-GERMAIN.

PAPILLON. Et la lumière qui s'est éteinte...

MARCEL. Imbécile ! cette porte était ouverte... Ne vois-tu pas que le vent a éteint cette lumière ?

PAPILLON. Ah ! oniche ! Le vent !... tu crois donc au vent, toi !

JULIEN allumant la chandelle. Tenez, patron, la voilà remplacée !

JEANNE à part. Le comte de Saint-Germain !

TOUS. A demain... Bonsoir, patron ; bonsoir, mam'zelle Jeanne ! (*Ils sortent.*)

PAPILLON à Marcel qui prend l'écrian et son chapeau. Tu sors, Marcel ?

MARCEL. Ne faut-il pas que je sois à dix heures rue de Varennes, chez la marquise ? (*A Jeanne.*) Adieu, Jeanne... viens, Papillon !

PAPILLON. Voilà ! (*Marcel sort avec Papillon. — On entend le bruit d'une serrure fermée en dehors.*)

SCÈNE XV.

JEANNE seule.

Bon Marcel ! oh ! il sera vite de retour, j'en suis certaine... (*Elle va au comptoir et prend un bouquet.*) Quel est donc ce comte de Saint-Germain ! il a la voix bien douce pour un démon... (*Se dirigeant vers l'escalier.*) Puis, il me serrait la main ! c'est étrange ! Oh ! que le temps va me sembler long !... (*Montant l'escalier.*) Rentrons dans ma chambre... je penserai à Marcel. Dans deux jours voir Marcel... dans huit, être sa femme... Oh ! la belle et bonne journée ! (*Elle disparaît en tâtonnant.*)

SCÈNE XVI.

PIETRI, DEUX HOMMES, UNE PATROUILLE DU GUET qui passe au fond, ensuite JEANNE.

(*Le théâtre est vide et faiblement éclairé par une unique lumière. On entend un craquement de porte, c'est celle de droite qui est sous l'escalier qui s'ouvre doucement. Un homme passe la tête : c'est Pietri.*)

PIETRI, avançant sur la pointe des pieds. J'ai vu disparaître le bijoutier avec un autre homme... Le terrain est à nous... précieux instrument que ce monseigneur ! (*Il indique l'outil qu'il tient à la main.*) La serrure la plus fidèle ne lui résiste pas !... (*Appelant à droite.*) Venez ! (*Entrent deux hommes.*) (*A voix basse.*) Vous avez bien compris mes ordres... Venez... (*Les deux hommes font un mouvement comme pour entrer plus avant ; Pietri les arrête du geste ; ils se cachent sous l'escalier.*) Silence ! le guet qui passe ! (*Il se*

cache le long de la devanture, à la hauteur du soubassement. On voit passer quelques soldats du guet.)

UNE VOIX. Qui va là ?

UNE AUTRE VOIX. Bourgeois de Paris.

LA PREMIÈRE VOIX. Passez ! *(Moment de silence.)*

PIÉTRI se lève et regarde vers le haut par où est entrée Jeanne. La voici !... elle se livre elle-même.

JEANNE paraît et descendant tout en parlant. Il m'a semblé entendre... est-ce que

Marcel ne serait pas allé porter ces diamants... aurait-il envoyé Papillon?... peut-être la lumière est-elle encore éteinte.. *(Elle est arrivée au bas de l'escalier, et s'avance doucement en appelant.)* Mon ami... est-ce vous ? est-ce vous, Marcel ?

(Piétri fait signe aux deux hommes, qui s'approchent et qui s'apprentent à saisir Jeanne; puis il tire de sa poche un mouchoir formant bâillon et s'approche de Jeanne, qui étend les bras comme pour chercher Marcel.)

ACTE DEUXIÈME.

Dans l'hôtel de la marquise, rue de Yarennes. Tous les appart d'un bal. Un riche salon. Au fond, trois grandes ouvertures fermées par des tapisseries. Au milieu, un grand divan borne, surmonté d'une grosse corbeille de fleurs. De chaque côté, des tables de jeu. Fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, assise à gauche près d'une table de jeu; DUBOIS entre du fond, portant des lettres sur un plat d'argent. Il s'approche de la Marquise.

LA MARQUISE. Les réponses à mes invitations... *(Elle prend les lettres et en déchète quelques-unes.)* Ils viendront... nous aurons toute la gentillommerie de France... Il paraît que je suis encore bien en cour... On me revient... Et ma dernière invitation ?

DUBOIS. On accepte, M^{me} la marquise.

LA MARQUISE. Bien... très-bien... *(Dubois remonte au fond et annonce.)*

DUBOIS. Le bijoutier de M^{me} la marquise ! *(Entre Marcel.)*

SCÈNE II.

LA MARQUISE, MARCEL.

LA MARQUISE, se levant. Ah ! voilà de l'exactitude.

MARCEL. J'ai l'honneur de présenter à M^{me} la marquise la parure qu'elle m'a demandée. *(Il lui remet un écrin.)*

LA MARQUISE. Bien... *(Elle le met sur la table.)* Et votre blessure ?...

MARCEL. M^{me} la marquise est bien bonne de s'occuper d'une pauvre misère... Deux chevaux qui s'emportent et que l'on arrête, voilà tout.

LA MARQUISE. Je sais qu'un tel service ne peut se payer...

MARCEL. Il s'est payé lui-même par votre salut, madame. *(Il s'incline.)*

LA MARQUISE. Quoi ! vous nous quittez !

MARCEL. C'est qu'il y a une jeune fille qui m'attend et qui ne fera sa prière du soir que lorsque son fiancé lui aura dit à travers une porte : « Jeanne, c'est moi. »

LA MARQUISE. Vous l'aimez donc ?

MARCEL. Je l'aime.

LA MARQUISE. *(Elle s'assied près de la table.)* Ah !... *(Un silence.)*

MARCEL, debout devant elle. Le malheur réunit ceux qu'il frappe : je suis comme elle sans parents... et pour moi, c'est l'ange du travail que cette pauvre aveugle, à qui je raconte chaque jour mes déceptions de la veille et mes espérances du lendemain.

LA MARQUISE. Et vous l'épouserez !...

MARCEL. Je l'épouserai. *(Nouveau silence.)*

LA MARQUISE. Tenez, Marcel, votre esprit supérieur ne doit pas se trainer dans une existence ignorée... Par mon crédit, je puis faire de vous un officier... Plus tard, je puis vous acheter un régiment !... En voyant passer de riches seigneurs, ne vous êtes-vous pas dit souvent : « Je pourrais être ainsi ! »

MARCEL. Jamais.

LA MARQUISE. Ainsi, vous refusez l'épée d'officier ?

MARCEL simplement. L'artisan qui quitte sa place à l'atelier est comme le soldat qui abandonne son drapeau... Et quant à moi, je ne désertai pas, madame.

LA MARQUISE. Mais avec l'épée, on gagne un titre, et un titre, c'est le respect, c'est la faveur du prince, c'est un grand nom, c'est une gloire éclatante.

MARCEL. Un titre, madame, n'est à tout prendre qu'un morceau de parchemin, et cette gloire-là brûle ses ailes à la première bougie, jusqu'à ce que l'oubli en emporte la cendre.

LA MARQUISE. La noblesse est un manteau d'or !...

MARCEL. Sublime, quand il cache le guerrier et le savant ; ridicule, quand on le jette

sur les épaules du courtisan... du mari d'une favorite. C'est une relique sainte, ou une guenille. N'est-ce pas que ce manteau-là m'irait bien mal, M^{me} la marquise?

LA MARQUISE se levant. Pourquoi n'avez pas plus de confiance dans votre courage... que je connais, puisqu'il m'a sauvée... dans votre esprit, dans votre étoile... (*Mouvement de Marcel.*) Tenez, écoutez bien ceci, Marcel. Si une grande dame venait à vous, en vous disant : « Je suis puissante comme une reine, je puis ouvrir la carrière à toutes tes ambitions; quitte cet atelier obscur pour un palais... tu seras riche et honoré... ton avènement sera salué par un peuple de rivaux... Obscur hier, tu te lèveras dans le luxe réel que t'apportaient les mensonges d'un rêve. » Que répondriez-vous, Marcel?

MARCEL. Moi!

LA MARQUISE. Vous.

MARCEL. Je dirais à la grande dame : « Il est de pauvres esprits qui veulent ainsi quitter leur sphère... mais moi, je ne ferai pas à l'ambition l'aumône avec mon bonheur... je suis né en bas... j'y reste. » Enfin, si la grande dame (ce que j'ai peine à croire) jouait ainsi cartes sur table, j'userais de la même franchise, et je lui dirais : « Il est dans un coin du monde une pauvre fille... Le prince n'a pas assez de titres, les grandes dames n'ont pas assez de sourires, pour payer une seule larme de Jeanne... En ce moment elle m'attend pour pouvoir prier, et Dieu est jaloux de ses prières comme je le suis de son bonheur. » Voilà ce que je répondrais à la grande dame... Mais la parure est sur cette table... j'ai reçu le prix de mon travail... M^{me} la marquise, l'ouvrier Marcel vous remercie et vous salue. (*Il sort. Elle le suit des yeux en passant à droite; puis elle s'assied au milieu du divan.*)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, puis PIÉTRI.

LA MARQUISE. Comme il l'aime... Oh! cette jeune fille est plus riche que moi... Elle a son amour!... (*Une porte cachée au premier plan à gauche s'ouvre; Piétri paraît.*) Piétri!...

PIÉTRI. Tout a réussi!... Elle est là!... (*Il montre la même porte.*)

LA MARQUISE. Elle... (*Après un temps.*) Piétri, j'ai réfléchi... Demain, au point du jour, tu reconduiras cette jeune fille... tu la laisseras à quelques pas de l'atelier...

PIÉTRI. Soit... j'agirai comme bon vous semblera... Vous m'avez commandé cet enlèvement... j'ai obéi... vous me demandez une bonne action, je la ferai... Ne suis-je pas à vous aujourd'hui comme toujours... comme il y a seize ans...

LA MARQUISE. Piétri!... pourquoi répéter...

PIÉTRI. Que craignez-vous?... Pierre Renaud est mort sans avoir parlé... et quant à ce Raoul...

LA MARQUISE. Oh! tais-toi...

PIÉTRI. Ce n'est ni vous ni moi qui avons frappé... le soleil du Sénégal s'est chargé de lui...

LA MARQUISE, se levant. Oh! c'est un crime, te dis-je!...

PIÉTRI. Un crime, soit... puisqu'un crime seul pouvait vous sauver... Au moment où vous touchiez le but... à l'heure suprême où le hasard allait vous donner ce que votre ambition osait à peine rêver... fallait-il donc faiblir... aimez-vous mieux que la main royale, au lieu de vous élever, vous brisât et vous anéantît... voulez-vous entendre autour de vous mille voix railleuses s'écrier : « Cette marquise dont vous avez fait votre maîtresse, Sire, elle s'est oubliée au bras d'un gentilhomme obscur... et si vous ne le croyez pas... parlez-lui de son enfant... de l'enfant de Raoul... »

LA MARQUISE, passant à gauche. Plus bas... Cette jeune fille est là, m'as-tu dit...

PIÉTRI. Oui... dans ce boudoir que nous connaissons seuls, vous et moi.

LA MARQUISE, s'asseyant. Tu la rappelleras, n'est-ce pas? (*Piétri remonte vers le fond. — A elle-même.*) Que Marcel me baise!... mais qu'il soit heureux! (*On entend un motif de menuet.*)

PIÉTRI, revenant près de la Marquise. Vos invités arrivent!

LA MARQUISE. Vois-tu, Piétri, son regard m'a jeté au visage toute ma vie passée!... Qu'elle est heureuse la femme qui n'a pas failli... Elle soutient un pareil regard... il n'effleure pas son âme... elle vit dans l'amour de ses enfants, et quand elle meurt, elle emporte leur estime dans les plis de son linceul... La joie, Piétri, c'est la conscience... (*Ici les tapisseries du fond s'ouvrent et laissent voir un salon rempli de seigneurs et de jeunes femmes.*)

PIÉTRI. Madame!

LA MARQUISE, essuyant ses larmes. Oui, tu as raison... je donne un bal! (*Piétri s'incline et sort. — La Marquise ramonte au fond, on la salue.*)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, LES INVITÉS, DUBOIS, annonçant, puis LE CHEVALIER DE VAUDRAY, LE BARON D'ORNAY, LE COMMANDEUR DES ARCIS et LA BARONNE DE ROZY.

DUBOIS, dans le fond. Monsieur le che-

valier de Vaudray ! monsieur le baron d'Ornay !

LA MARQUISE, au Chevalier qui entre du fond à gauche. Que vous êtes aimable, chevalier... Nous vous croyions dans votre terre de Vaudray.

LE CHEVALIER, descendant en scène à droite avec la Marquise. Paris est déjà loin de vous, marquise... et Vaudray est si loin de Paris !...

LA MARQUISE. Vous êtes galant, chevalier.

LE BARON, à gauche, à des dames. Pauvre chevalier !... Il n'ose pas dire que sa terre a battu monnaie dans les coulisses de l'Opéra.

DUBOIS, annonçant. Monsieur le commandeur des Arcis !...

LE COMMANDEUR, arrivant du fond à droite, à la Marquise. Marquise !...

LA MARQUISE. Ce cher commandeur...

LE COMMANDEUR. Excusez-moi, belle marquise, je suis en retard ; mais ce n'est pas la faute de mon cocher. Mon carrosse a donné dans la foule qui se presse devant l'hôtel du duc de Médina, ce riche Italien... vous savez ?

QUELQUES PERSONNES qui l'entourent. La foule !...

LE COMMANDEUR. Ohi. Ah ! c'est que vous ignorez... Ce pauvre duc !... à midi moins cinq minutes, il se portait... comme moi... et quand l'aiguille de sa pendule a indiqué midi... plus rien... il était mort. (D'autres personnages sont descendus en scène.)

TOUS. Mort !... (Murmures.)

LA MARQUISE. Mort... et comment ?

LE COMMANDEUR. On l'ignore... seulement, dans l'intervalle des cinq minutes, il avait reçu un petit billet rose délicieusement plié... c'est en l'ouvrant qu'il est tombé.

LA MARQUISE. Mais ce billet...

LE COMMANDEUR. Voici le plus curieux... Il n'y avait rien d'écrit dans le billet !

LA MARQUISE. Rien !...

LE COMMANDEUR. C'est du moins ce que criait la foule qui assiège l'hôtel.

DUBOIS, annonçant. Madame la baronne de Rozy ! (La Marquise va au devant d'elle et la fait descendre en scène à gauche, à la table où elles s'asseyent.)

LE COMMANDEUR, au Chevalier et aux autres personnages. Elle dit aussi que les héritiers sont mille fois trop tristes pour ne pas être une fois contents.

LE CHEVALIER. Encore ces poisons qui nous viennent d'Italie !... plus rapides, dit-on, que la flèche d'un sauvage.

LE COMMANDEUR. En vérité ! Paris tourne au lugubre, et si nous n'avions pas le diable pour nous égayer un peu... ce Saint-Ger-

main... je l'ai prié de me dire la bonne aventure... il m'a répondu... Vous ne savez pas, mesdames ?... Eh ! bien, il m'a répondu que j'étais un imbécile. (On rit.)

LA MARQUISE, riant aussi. Vraiment !...

LE COMMANDEUR, se reprenant. Un imbécile... de vouloir lire dans l'avenir. C'est un délicieux vivant que ce diable-là !... ma femme en est folle ! (On rit.)

LE CHEVALIER. Prenez garde, commandeur... s'il allait vous l'emmener en enfer ?

LE COMMANDEUR. Eh ! eh ! ma femme est très-curieuse !... (Il remonte avec le Chevalier.)

LA MARQUISE. Mais savez-vous que ce personnage fantastique me rend désireuse de le voir... D'après les bruits qui circulent sur ses relations avec Satan, il me ferait trembler... s'il ne me faisait rire.

LE CHEVALIER, qui est revenu avec le Commandeur à gauche, à la Marquise, riant. Ne riez pas, marquise... il ne faut pas jouer avec le feu.

LE COMMANDEUR. Il a un charmant caractère... ma femme en est très-satisfaite !... Pourtant quelquefois, il devient triste... tout à coup... Oh !... mais triste... comme une tragédie de ce bon Voltaire.

LA MARQUISE. Eh bien ! mesdames et messieurs, je vous ménage une surprise... J'ai envoyé une invitation au Diable... et le Diable a accepté même invitation.

TOUS. Parfait !...

LE COMMANDEUR. Nous aurons Bézélbuth !... Ah ! quel dommage que ma femme...

LA MARQUISE. Il devrait être ici... Les mauvais génies ne se piquent pas de galanterie !

DUBOIS, en dehors. Monsieur le comte de Saint-Germain.

TOUS. Ah !... (Murmures de satisfaction.)

LA MARQUISE. Je me rétracte !...

LE COMMANDEUR, au Baron, et passant à droite. Ah ! ma femme sera désolée !...

LE BARON, riant. Rassure-toi, commandeur... le Diable la consolera demain ! (Le Comte paraît au fond, vêtu avec la dernière élégance. A son entrée, mouvement général de curiosité. Le Comte s'incline avec grâce et salue à droite et à gauche.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN, à la Marquise en lui baisant la main. Mille grâces, madame la marquise... J'ai reçu votre invitation ; permettez à mes lèvres de remercier les doigts qui l'ont tracée.

LA MARQUISE, bas au Chevalier qui se

trouve à gauche. Savez-vous qu'il a de l'esprit?

LE CHEVALIER. Comme [un démon, marquisse.

SAINT-GERMAIN, *remontant à droite et passant au fond pour revenir près de la Marquise à gauche.* Brillante réunion!... Des femmes charmantes... Eh! c'est le commandeur!...

LE COMMANDEUR, *riant.* Salut à Satan!...

SAINT-GERMAIN, *allant à lui.* Parbleu! commandeur, je suis ravi de la rencontre.

LE COMMANDEUR. Tu sais que tu te trompais dans tes suppositions... ma femme m'est fidèle.

SAINT-GERMAIN. Bah!

LE COMMANDEUR. Tu m'avais dit qu'elle aimait son cousin Bellegarde! Erreur, mon cher!

SAINT-GERMAIN. Soit... ce n'est pas pour Bellegarde qu'elle te trompe!

LE COMMANDEUR. Et pour qui?... Tu me le montreras?... Je le verrai?...

SAINT-GERMAIN. Comme tu me vois, commandeur.

LE COMMANDEUR. Bah!... *(On rit.)*

LA MARQUISE, *indiquant le dîcan à Saint-Germain.* Reposez-vous, monsieur le comte.

SAINT-GERMAIN, *s'asseyant.* Volontiers... ah! je n'ai plus mes jambes de quinze ans! Le Diable se fait vieux...

LE CHEVALIER, *passant au fond, et venant à droite près de Saint-Germain.* Alors, fais-tois ermite!

SAINT-GERMAIN. Comme toi... à l'Opéra, n'est-ce pas, Vaudray... Ma foi, non... Le corps de ballet aime trop les héritages... Il mangerait l'enfer!

LE CHEVALIER. Que veux-tu dire?

SAINT-GERMAIN. Rien. C'est un compte que nous réglerons ensemble, quand tu seras mort... Je te condamnerai aux danseuses à perpétuité... Elles te poursuivront à grands coups de château... *(On rit.)* Ah! les femmes!... elles te perdront... C'est ce que je disais un jour à François I^{er}.

TOUS. François I^{er}!...

LE COMMANDEUR. Tu as connu François I^{er}?

SAINT-GERMAIN. Oui... En 1524... Roi plein de bravoure, et que j'aimais fort!... S'il m'avait écouté... il n'aurait pas perdu la bataille de Pavie... mais il adorait!...

LE CHEVALIER. Une femme?...

SAINT-GERMAIN. Trois... trois petites Milanaises... deux brunes à l'œil bleu, une blonde à l'œil noir... Elles lui faisaient perdre la tête... s'il a eu la défaite de Pavie, c'est qu'il pensait à ses victoires d'amour!...

LE COMMANDEUR. Il parle des rois comme s'il les avait réellement connus!

SAINT-GERMAIN. Si je les ai connus!... Mais je suis roi aussi, moi... ce sont mes cousins!... avec cette différence, commandeur, que je suis plus puissant qu'eux tous... Louis XV... c'est un vieil enfant, tandis que je suis un jeune vieillard. Dites à Louis XV de rendre la fraîcheur, d'enlever les rides, de redresser ce corps qui fléchit... je suis plus roi que Louis XV... même en France... Il règne sur un peuple... moi, j'ai dans ma main l'Univers des ivrognes, le peuple des avares et des débauchés... le monde des femmes coquettes. Cet homme qui cache des trésors... il est à moi! Cet autre, assis devant des flacons vides, et chantant mes louanges en trébuchant... il est à moi! Cette femme, elle s'est donnée à moi entre deux baisers de son amant. Je suis roi, vous dis-je... Parbleu! messieurs, laissez donc un peu le Diable faire le roi... voilà assez longtemps que les rois font le diable!

LE COMMANDEUR. Bravo, Satan. Tu parles d'or!

LE CHEVALIER, *allant à la table de jeu à gauche.* Satan, veux-tu faire un lansquenet!

SAINT-GERMAIN. A ton gré!

LE CHEVALIER. Deux cents louis!

SAINT-GERMAIN, *sans quitter le divan sur lequel il est presque couché.* Je les tiens... Suis-donc mon jeu, commandeur.

LE COMMANDEUR. Volontiers. *(Il va à la table.)*

LA MARQUISE, *venant près de Saint-Germain à droite.* Ainsi, M. le comte, vous savez le passé!

SAINT-GERMAIN. Comme l'avenir!

LA MARQUISE. Vous connaissez la vie de chacun?...

SAINT-GERMAIN. Mieux que la mienne.

LA MARQUISE. S'il en est ainsi, vous me pourriez dire...

SAINT-GERMAIN. Tout!

LA MARQUISE. Ah!... *(Elle le regarde.)*

LE COMMANDEUR. Tu as gagné, Saint-Germain!

LE CHEVALIER. Saint-Germain, doubles-tu la somme?

SAINT-GERMAIN. Toujours!

LA MARQUISE. Et si je vous demandais l'avenir!...

SAINT-GERMAIN. Il est triste... ne me demandez ni avenir ni passé, madame; croyez au hasard... et si vous vous trouvez heureuse, jouissez de ce bonheur sans demander à la science d'où il vient et s'il durera. Le bonheur est comme l'arbre en automne... n'y touchez pas, et les feuilles jaunies ne s'envoleront qu'une à une... secouez-le... cette unique secousse les détachera toutes. Ne m'évoquez pas, madame, car sous mon effort, vos illusions

tomberaient peut-être comme les feuilles mortes !

LE COMMANDEUR. Encore gagné !

LE BARON, regardant jouer. Vous jouez un jeu d'enfer, messieurs !

SAINT-GERMAIN. C'est le mien, d'Ornay... Chevalier, j'aurai une tourelle de ton château... ne joue plus, crois-moi... l'Opéra a démolé les autres... (On quitte les tables de jeu.)

LA MARQUISE, à gauche. Savez-vous, messieurs, que le diable m'intrigue fort... (À Saint-Germain.) Alors, laissons l'avenir... je vous demande mon passé.

SAINT-GERMAIN. L'oseriez-vous, madame ? Prenez garde... il est des souvenirs qu'on ne doit pas remuer.

LE COMMANDEUR, qui est revenu à droite. Tu nous as assez fait rire... fais-nous peur...

SAINT-GERMAIN. Vous m'avez demandé votre passé, madame ?

LA MARQUISE. Oui !

SAINT-GERMAIN. Vous le voulez ?

LA MARQUISE. Je le veux.

SAINT-GERMAIN, quittant le dican. Prenez mon bras, madame. (La Marquise au bras de Saint-Germain, gagne le milieu de la scène. — Les autres personnages sont diversément groupés et écoutent.)

SAINT-GERMAIN, du doigt lui montrant un point dans le vide. Voyez-vous là-bas, un point noir... immobile...

LA MARQUISE. Pas précisément.

SAINT-GERMAIN. Attendez... ce point va grandir, grandir encore, grandir toujours... Ah ! vous le voyez maintenant...

LA MARQUISE. Mais...

SAINT-GERMAIN, sans l'entendre. C'est un navire...

LA MARQUISE. Un navire !

SAINT-GERMAIN. Il est à l'ancre... mais il va quitter le rivage. C'est un beau spectacle, n'est-ce pas ? Entendez-vous les joyeuses chansons des matelots... Sur la rive, les mères et les fiancées envoient des baisers... car ils vont bien loin, les voyageurs... Qui sait si jamais ils reverront la France, leurs fiancées et leurs mères... Ce vent qui enfile gaiement les voiles blanches sera peut-être terrible demain. Demain, la tempête brisera peut-être le navire, et ensevelira les espérances et les amours de ces femmes qui pleurent. Adieu, et bon courage aux voyageurs. On lève l'ancre. On crie : « Vive la France ! Et le navire s'éloigne...

LA MARQUISE. M. le comte !... (Mouvement de tout le monde.)

SAINT-GERMAIN, à tous. Attendez ! Descendez avec moi au fond du navire... descendez... Entendez-vous des cris de rage et des blasphèmes !... Voyez-vous ce jeune homme

qui se débat, chargé de fers et couvert de sang... vingt fois il veut se briser la tête contre le cuivre des planches... et vingt fois il retombe sous le poids des chaînes. En vain il blasphème Dieu... En vain il appelle la mort... La mort est sourde à ses cris, comme Dieu est sourd à ses blasphèmes... Blasphèmes et cris meurent sous le bruit des vagues, les matelots chantent... et le navire marche toujours.

LA MARQUISE, quittant son bras. Monsieur le comte !..

SAINT-GERMAIN, comme à lui-même. Oh ! comprenez-vous les douleurs de cet homme !.. qu'a-t-il fait ?.. rien. Quel crime a-t-il donc commis pour être ainsi jeté à fond de cale comme l'esclave que l'on va vendre ?.. aucun. Si... il a aimé une femme... et cette femme le punit de cet amour. Cet homme, épuisé de douleurs, n'ayant plus de larmes, maudit Dieu, maudit sa mère, maudit sa patrie... il donnerait son âme pour briser les chaînes qui retiennent son corps ainsi cloué, pour pouvoir se jeter à la mer et disparaître... Mais non... car une lettre d'exil ordonne de torturer ainsi cet homme... Plus d'espoir... il n'a plus rien, plus rien !.. pas même le bienfait des larmes qui se sont séchées dans son cœur... Il est bien malheureux, n'est-ce pas, madame ?.. mais les matelots chantent et le navire marche toujours !

LA MARQUISE. Mon Dieu !..

LE COMMANDEUR. Sais-tu que c'est très-intéressant cette histoire que tu nous fais là !

LA MARQUISE. Très-intéressant...

TOUS. Très-intéressant !

LA MARQUISE. Et il y a de cela ?

SAINT-GERMAIN. Il y a seize ans que cet homme a blasphémé ainsi ! (Il remonte à droite et va se mêler aux groupes.)

LA MARQUISE, le suivant des yeux. Seize ans !..

LE COMMANDEUR. Il vous intéresse, n'est-ce pas ?

LA MARQUISE. Oui... étrangement.

LE CHEVALIER. Quel intérêt la marquise peut-elle prendre à ce récit ?

D'ORNAY. Je n'y comprends pas un mot.

LE COMMANDEUR. Je donnerais cinq cents pistoles pour avoir amené ma femme !

LA MARQUISE, à Saint-Germain. Monsieur... monsieur... mais qui donc êtes-vous ?

SAINT-GERMAIN. Le Diable.

LA MARQUISE. Oh ! je ne crois pas à Satan, moi.

SAINT-GERMAIN. Vous ne croyez pas même à Dieu. Ah ! vous avez voulu connaître les secrets du Diable, madame la marquise... et le Diable vous a répondu... Dieu demandait à Caïn : « Mauvais frère, qu'as-tu fait de ton

frère ? » Moi, je suis Satan, et jé te dis : Maria, qu'as-tu fais de ton amant ? mauvaise mère, qu'as-tu fait de ta fille ?..

LA MARQUISE, *tombant assise sur le divan, poussant un cri. Ah!... (Tout le monde se retourne.)* Qu'est-ce donc ? *(Le Comte s'apercevant qu'on les regarde, sourit, s'incline devant la Marquise et lui dit :)* Madame la Marquise veut-elle danser le prochain menuet ? *(La marquise reste immobile, le Comte remonte au fond.)*

LE COMMANDEUR, *à la Marquise.* Eh bien ! il vous a intriguée, marquise ?

LA MARQUISE. Oui !

LE COMMANDEUR. N'est-ce pas qu'il est très-amusant ?...

LE CHEVALIER, *à lui-même.* La marquise est bien pâle. *(Tout le monde est remonté au fond et entoure le comte de Saint-Germain.)*

LA MARQUISE, *se levant.* Mais, messieurs, la tristesse semble gagner tout le monde... même les instruments, qui se taisent... De la galeté ! je l'exige !... Voici des cartes... tentez la chance !

LE CHEVALIER. Volontiers ! Saint-Germain, ma revanche !... Que tiens-tu ?

SAINT-GERMAIN. Dix louis par coup de dés !

LE CHEVALIER. Soit ! *(Le Commandeur, le Chevalier et le Baron avec Saint-Germain se placent à la table de gauche ; les dames causent.)*

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PIÉTRI.

(Piétri se glisse près de la Marquise.)

PIÉTRI, *à droite près de la Marquise.* Madame !...

LA MARQUISE. Qu'est-ce ?

PIÉTRI. C'est cet ouvrier... ce Marcel qui se débat au milieu des laquais... il demande sa fiancée... Je crains que ses cris ne soient entendus.

LA MARQUISE. Que faire ?...

PIÉTRI. Nos valets ont beau jeu... Ils sont dix contre un.

LA MARQUISE. Quoi qu'il arrive, reste près de cette porte... observe et attends.

PIÉTRI. J'y resterai. *(Il va s'appuyer contre le premier plan à gauche.)*

MARCEL, *en dehors.* Misérables ! laissez-moi... elle est ici... je la veux... laissez-moi ! *(Tumulte au dehors ; on quitte les tables de jeu.)*

LA MARQUISE. Malheur !

LE CHEVALIER. Quels sont ces cris !...

LE COMMANDEUR. Mais on se bat !...

SAINT-GERMAIN, *à part.* Cette voix !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARCEL, *les vêtements en désordre ; il se débat au milieu des laquais.*

MARCEL. Justice ! justice !...

SAINT-GERMAIN, *à lui-même.* Marcel ici !
MARCEL, *aux laquais.* Mais laissez-moi donc, vous ! *(Il entre en scène.)*

LA MARQUISE. Que voulez-vous ?

MARCEL. Justice !... En rentrant, j'ai appelé Jeanne... sa chambre était déserte !... On m'a pris ma fiancée, entendez-vous, madame !...

SAINT-GERMAIN, *à part.* Jeanne !... Oh ! une infamie nouvelle !... *(Il observe la Marquise, qui de temps en temps jette un regard inquiet du côté où se trouve Piétri.)*

MARCEL. Par pitié... si vous savez où elle est... rendez-la-moi. Vous êtes bonne, madame la marquise... vous avez paru vous intéresser à moi... C'est bien hardi de me présenter chez vous au milieu d'un bal... et dans un pareil désordre... mais que voulez-vous... vos laquais m'ont frappé pour m'empêcher d'entrer... mais je ne sentais pas leurs coups. *(Il pleure.)*

LE CHEVALIER. En vérité !...

SAINT-GERMAIN, *regardant la Marquise.* Son regard ne quitte pas cette porte.

LE CHEVALIER. Est-ce la comédie que vous nous donnez, marquise ?... *(On rit.)*

MARCEL. Vous riez, messieurs... C'est vrai que je dois vous paraître bien ridicule. Tenez, mes bons seigneurs, je ne suis pas de ceux qui croient qu'on n'a pas d'âme sous un habit doré... j'estime et j'aime les seigneurs, moi... Eh bien, si vous savez où elle est, soyez généreux... dites-le-moi... et puis prenez tout ce que renferme mon atelier... prenez tout ce que je possède. Oh ! tenez... je ne sais plus où vont mes paroles... je n'ai qu'une idée qui me torture, qui me brise... je vous en prie à mains jointes, à deux genoux... *(il s'agenouille, et pleure)* rendez-moi la pauvre avengle... le bon ange de mon atelier... Oh ! rendez-la-moi... rendez-moi le trésor que l'on m'a volé !... *(Il se traîne à leurs pieds en sanglotant.)*

LE CHEVALIER. Que signifie ?... *(Murmures de mépris.)*

MARCEL, *se relevant.* Vous vous taisez !... Parmi vous tous, tant que vous êtes, il n'y a donc pas un cœur qui ait aimé... et qui ait souffert... *(Avec force.)* On m'a volé... et je ne sortirai pas seul de votre hôtel, madame la marquise.

LE CHEVALIER. Il fait l'insolent !... *(Rumeurs.)*

MARCEL. Non, messieurs... Je me suis humilié devant vous... je me suis mis à vos genoux... j'ai été presque lâche !... Mais maintenant mon orgueil revient... et après avoir supplié, je commande, j'exige... Madame la marquise, vous savez où est Jeanne ?

LA MARQUISE. Mais je ne connais pas

cette Jeanne... je vous dis qu'elle n'est pas ici !

SAINT-GERMAIN. Vous mentez, madame... elle est là ! *(Il montre le côté gauche premier plan, et fait un signe à Piétri qui s'éloigne. Il pousse un ressort, une porte s'ouvre. Jeanne paraît.)*

MARCEL, avec un cri de joie. Jeanne !...

JEANNE. Marcell... *(Elle tombe dans ses bras.)*

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JEANNE.

LE CHEVALIER, à plusieurs personnes. Comment a-t-il su qu'elle était là?... et qui lui a appris qu'il y avait une porte?... *(Silence général.)*

SAINT-GERMAIN, au milieu du théâtre, aux seigneurs. Eh bien, l'un de vous parlait de comédie tout à l'heure... la comédie est jouée!... Vous n'applaudissez pas, messieurs ?...

LE CHEVALIER. Que dis-tu ?...

SAINT-GERMAIN. Je dis que je vous observais tous... et lorsque ce brave jeune homme vous parlait avec des larmes, vous avez ri.

LE CHEVALIER. Comte !...

SAINT-GERMAIN, avec force. Chacun son rôle dans la comédie... le mien commence. *(Murmure.)* Ce jeune homme a fait le plus glorieux sacrifice qu'un jeune cœur puisse faire... il s'est humilié... il vous a demandé

grâce, et vous l'avez traité de bouffon ! et vous avez ri !... Siècle infâme ! où tous les bons instincts sont bafoués comme des ridicules !... Rien à dire... le maître donne l'exemple, les valets se croient forts en l'imitant. Mais vous qui achetez vos maîtresses, respectez cet amour sublime, ce dévouement qui vous est inconnu. Le maître donne l'exemple, direz-vous encore... Allons, laquais, sautez pour lui plaire, élevez-vous ainsi jusqu'à lui, puisqu'il s'abaisse jusqu'à vous. *(Mouvement général.)*

LE CHEVALIER, à droite, avec quelques seigneurs. Ah ! c'en est trop !

LA MARQUISE. Messieurs, un pareil éclat chez moi !...

SAINT-GERMAIN, à Jeanne. Prenez ma main, Jeanne. *(Il sort tenant Jeanne par la main et suivi de Marcel. Étonnement général.)*

LA MARQUISE, bas à Piétri. Il sait tout... je suis perdue.

PIÉTRI. Non, madame.

LA MARQUISE. Que dis-tu ?

PIÉTRI. Je dis que le duc de Médina est mort empoisonné aujourd'hui... et M. de Saint-Germain est bien habile à composer des philtres et des poisons !... *(Ils s'entre-tiennent tout bas. Les seigneurs semblent se concerter sur ce qui vient de se passer.)*

ACTE TROISIEME.

Chez le comte de Saint-Germain, rue Saint-Honoré, Cabinet d'étude, grande porte au fond donnant dans un laboratoire. À droite et à gauche de la porte, des étagères garnies de nombreuses fioles étiquetées. Au 1^{er} plan gauche, une porte; 2^{me} plan à gauche une fenêtre; 3^{me} à droite, une porte faisant face à la fenêtre; c'est la porte d'entrée; une autre au 1^{er} plan. Des épées accrochées près de l'étagère de droite. Au 1^{er} plan à droite, une table chargée de livres, une mappemonde, etc., etc. Fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAPILLON, puis **PIÉTRI.** *(La porte d'entrée s'ouvre. Entre Papillon, chapeau sur le nez, cravate flottante, gilet entr'ouvert, dans un état complet d'ivresse.)*

PAPILLON, chantant.

C'est le vin, mon compère,
Qui fait glou-glou, glou-glou.
Triquons, c'est le dernier verre,
Mon compère,
Un p'tit coup !

Eh ! arrive donc, camarade.

(Entre Piétri, habillé en garde française, et faisant l'homme ivre.)

PIÉTRI. Me voilà !

PAPILLON. Comment ! te voilà !... j'en vois deux... lequel est-ce qui est toi ?.. Ah ! je te tiens ! c'est-y ça une chance, que j'aie fait ta connaissance au cabaret, et que tu m'aies conduit aux Porcherons, pour désaltérer et arroser les prémices de notre amitié !.. Ce cher... comment que tu te nommes, garde française ?

PIÉTRI. Moi !.. je m'appelle Rigobert ! *(Il examine autour de lui.)*

PAPILLON, débouchant. Dagobert... c'est donc pour ça que tu t'as mis ta culotte à l'envers... Et moi... je m'appelle Papillon. *(A lui-même.)* Il fait chaud... *(A Piétri.)* Je suis valet de chambre de monsieur de Saint-Germain, domestique du Diable, voilà ma position sociale !.. Sais-tu que je t'ai donné une fameuse preuve de mon amitié, en te conduisant ici comme tu me le demandais ? *(A lui-même.)* Il fait chaud !

PIÉTRI. Et je te remercie, camarade... Je voulais comme ça voir l'enfer, moi...

PAPILLON, riant. Eh ! eh ! eh !.. En avons-nous humé de ce petit vin rouge du crû... nous nous sommes amusés, Dagobert... *(A lui-même.)* Il fait chaud !

PIÉTRI. C'était du blanc !

PAPILLON. Du blanc !.. oh ! la couleur n'y fait rien... Vois-tu, l'amour, je boirais toutes les couleurs de l'arc-en-ciel... si Bac-

chus mettait l'art-en-ciel en bouteilles!...
(*A lui-même.*) Il fait chaud!

PIÉTRI. Ainsi, me voilà chez le Diable!...

PAPILLON. Tu croyais voir des fourches,
des chaudières... des hibous et des chats
sauvages, pas vrai!

PIÉTRI. Dame!...

PAPILLON. Ah! sarpejeu!.. j'y pense!...

PIÉTRI. Quoi donc?

PAPILLON, *à la recherche de son équilibre.*
Est-ce qu'il s'apercevra que je suis ému?...
PIÉTRI. Qu'est-ce que ça te fait?

PAPILLON. C'est à cause du mariage de
mon frère de lait, Marcel!.. qui se célèbre à
l'église en face... Il fait chaud!

PIÉTRI. Ah! il a lieu aujourd'hui?

PAPILLON. Pardine!.. puisque je suis
garçon d'honneur... Où est donc mon bou-
quet?... Ah! le voilà!.. (*Il tire un bouquet
froissé de sa poche.*) Tiens! je me suis assis
dessus!..

PIÉTRI. Ah! il épouse Jeanne.

PAPILLON. Mademoiselle Jeanne!.. tu la
connais donc?

PIÉTRI, *embarrassé.* Tu m'en as parlé en
buvant.

PAPILLON. Possible!.. (*Pleurant.*) Pau-
vre fille!.. Figure-toi qu'elle est aveugle!..
à cause qu'elle a perdu la vue... Eh bien,
elle a voulu être opérée le jour même de son
mariage... disant que le bon Dieu n'aurait
rien à lui refuser ce jour-là... C'est donc
aujourd'hui!.. ah! (*Tombant dans les bras
de Rigobert.*) Tu m'aimes, Dagobert!

PIÉTRI, *le soutenant.* Tiens-toi donc!

PAPILLON, *à lui-même.* Il fait chaud! Si
monsieur le comte s'aperçoit que je suis tout
chose... quelle chasse!.. Du bruit... c'est
lui... file vite!

PIÉTRI. Bonsoir! (*Il se dirige vers le
fond.*)

PAPILLON. Pas par là... tiens, par cette
porte... (*Il lui montre la porte de gauche.*)

PIÉTRI. On s'en va, camarade!... (*Il ou-
vre la porte et prend la clef. A part.*) Je
connais le terrain... A bientôt, monsieur le
comte! (*Il disparaît.*)

PAPILLON. Adieu, l'amour. (*Voyant entrer
le Comte.*) Il était temps!

SCÈNE II.

PAPILLON, SAINT-GERMAIN.

PAPILLON, *à part.* Pourvu qu'il ne s'aper-
çoive de rien!..

SAINTE-GERMAIN. Papillon!

PAPILLON. Monsieur le comte!..

SAINTE-GERMAIN. Personne n'est venu?...
tu n'as reçu aucune lettre pour moi?...

PAPILLON. Aucune! (*Il se retourne comme
pour aller au Comte et trébuche.*)

SAINTE-GERMAIN, *le retenant.* Eh! mais...
tu es ivre!..

PAPILLON, *brûlément.* Moi, non! j'en ai
l'air!..

SAINTE-GERMAIN. Monsieur Papillon, votre
nez est rouge.

PAPILLON. Oh! monsieur le comte, le vira
était blanc!.. Mon nez ne sait pas ce qu'il
dit! (*A part.*) Satané Dagobert! Mais je ne
veux pas que la noce me voie dans les vi-
gnes!.. Un coup de baguette, s'il vous plaît...
rendez-moi mon sang-froid... et mes jambes.
Vous pouvez tout... (*Pleurant.*) Rendez-moi
mes jambes, s'il vous plaît? (*Se frappant la
poitrine.*) Ah! que je suis malade!..

SAINTE-GERMAIN. Vous ne le ferez plus?

PAPILLON. Au grand jamais!

SAINTE-GERMAIN. Vous renoncerez...

PAPILLON. Au petit blanc et à Dagobert!

SAINTE-GERMAIN. C'est bien! (*Il va à l'éta-
gère de gauche et apporte une petite fiole.*)
Respire ceci...
PAPILLON, *hésitant.* Ça!..

SAINTE-GERMAIN. Oui... respire fort!

PAPILLON, *respire et étourdit bruyamment.*

Atchu!!!

SAINTE-GERMAIN. C'est fait.

PAPILLON. Tiens! tiens! tiens!.. je suis
d'aplomb... j'ai retrouvé mes jambes!..

SAINTE-GERMAIN. Ah! ah! ah!..

PAPILLON. Dites donc un peu que vous
n'êtes pas sorcier!.. Oh! donnez-moi le
philtre enchanté...
SAINTE-GERMAIN. Tu le veux?

PAPILLON. Oui... je serais euchanté d'avoir
le philtre!..

SAINTE-GERMAIN. Prends!

PAPILLON, *à part.* L'étiquette va me dire
le nom de ce talisman. (*Avec orgueil.*) En
voilà une invention diabolique!.. Ça donne
le frisson tout de suite! Il n'y a qu'en enfer
que l'on tient de ça... (*Lisant.*) Ammonia-
que. (*Avec mépris.*) Allez donc en deman-
der aux apothicaires!.. (*On entend les clo-
ches.*) Tiens! les cloches pour la cérémonie...
(*Regardant à la fenêtre.*) Mais oui... ils sont
entrés!.. Monsieur le comte n'y vient pas!..

SAINTE-GERMAIN. Non... non... je les at-
tends... Va... et reviens aussitôt la cérémo-
nie terminée.

PAPILLON. Oui, monsieur le comte... (*A
part.*) Le Diable à l'église... il n'y vient plus
depuis qu'on l'a mis dans un bénitier. (*Il
sort par la droite.*)

SCÈNE III.

SAINTE-GERMAIN, *seul.*

Aller me joindre à cette foule, moi... En
ai-je le droit?... non. (*Il s'assied.*) Misérable
existence! être seul! toujours seul! Pendant
de longues années, j'ai vécu ainsi, avec la
science pour compagne. Elle m'a appris com-
ment on pouvait tuer, comment on pouvait

sauver!... Tous ces secrets, que la nature confie à la terre, je les connais, je les ai surpris, je les ai volés à Dieu. (*Se levant vivement.*) Merci à la science! à la science qui plaça la mort dans le venin du reptile, et la vie dans le brin d'herbe que l'on foule aux pieds. (*On entend les orgues de l'église. Il va à la fenêtre.*) L'église!... Ils sont heureux!... ils prient... ils oublient la haine!... La prière!... c'est la sœur du pardon; elle rend à l'âme qui souffre les fleurs fanées et les croyances perdues de sa jeunesse!... On sort de l'église!... c'est Jeanne!... Tous les visages sont joyeux... on se presse... Et Dieu me donne ma part dans le bonheur de tous, à moi qui ai blasphémé son nom... Je pourrai donc prier maintenant... Oh! vous êtes grand et bon, Seigneur!... merci!... merci!... (*Il tombe à genoux près de la fenêtre.*)

SCÈNE IV.

SAINT-GERMAIN, PAPILLON.

PAPILLON, *il entre doucement.* Le Diable m'a fait manquer la moitié de la messe... Il doit être en train de faire sa sorcellerie... (*Apercevant Saint-Germain agenouillé.*) Ah! mon Dieu!... le Diable agenouillé! En voilà une bonne!

SAINT-GERMAIN, *se relevant.* Papillon!... Elle est mariée, n'est-ce pas?

PAPILLON. Oh! cette fois... ça y est... Elle vous a dit un oui... Et Marcel donc... il l'a répété trois fois... Quand on lui a demandé s'il jurait d'aimer et de protéger notre demoiselle... oui, oui, oui... qu'il a dit... Ah! si tous les serments étaient aussi sincères que celui-là... le Diable ferait de bien mauvaises affaires. (*Se reprenant.*) Ah! pardon, monsieur le comte, ce n'est pas pour vous que je dis ça!

SAINT-GERMAIN, *à part.* Il faut que ce bonheur soit complet... Dieu me donnera la force. (*Haut.*) Papillon, va dans cette chambre... tu trouveras un coffret en bronze... et tu me l'apporteras.

PAPILLON. On y va... (*Il entre à droite au premier plan.*)

SAINT-GERMAIN. Oui... je ferai tomber ce voile... Jeanne, tu verras la main qui détachera la couronne de fiancée.

PAPILLON, *rentrant.* Voilà le coffret. (*Il le place sur la table.*)

SAINT-GERMAIN. Bien... (*Il va au coffret et l'ouvre.*) Souvent, j'ai regardé sans émotion ces instruments qui peuvent sauver, mais qui peuvent tuer aussi... Et aujourd'hui... (*La main sur son cœur.*) Oh! Dieu aidant, j'accomplirai ce miracle... ma main ne tremblera pas!

PAPILLON. Ah! voici la noce!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARCEL, JEANNE, OUVRIERS
BROUTIERS. (*Jeanne est en costume de*

mariée; Marcel entre en lui donnant le bras.)

SAINT-GERMAIN, *allant à eux.* Jeanne!... Marcel!...

MARCEL. Oui, monsieur le comte... avec nos ouvriers... nos amis...

SAINT-GERMAIN. Soyez les bien venus... Jeanne, mon enfant, êtes-vous heureuse?

JEANNE. Oui!...

SAINT-GERMAIN. Vous êtes unie à celui que vous aimez.

JEANNE. Et bientôt, je le verrai... car vous me l'avez promis, monsieur le comte.

MARCEL. Jeanne... réfléchissez encore... Je ne sais pourquoi... mais je tremble... Et puis, choisir un pareil jour pour une aussi terrible épreuve...

JEANNE. Au contraire... Aujourd'hui Dieu s'acquitte envers moi... Tout ce qu'il m'avait refusé de bonheur jusqu'à ce jour, il me le donne en ce moment... Oh! il ne me refusera pas celui-là!... la lumière!... Je serais comme les autres jeunes filles qui voient leurs fiancés... Voir! vous possédez ce précieux trésor, Marcel, et vous ne comprenez pas que tout s'attriste autour de celui qui en est privé!... D'abord, je serai jalouse... je le suis déjà... Et quand j'y verrai... je veux lire vos lettres la première... toutes vos lettres... Et puis, j'ai confiance dans le talent de notre mystérieux protecteur... Votre main, monsieur le comte!

SAINT-GERMAIN. La voilà!...

MARCEL. Ainsi, vous êtes décidée...

JEANNE. Oh! bien décidée!...

SAINT-GERMAIN, *aux invités.* Mes amis, laissez-nous seuls... Bientôt je viendrai à vous avec de bonnes nouvelles...

MARCEL, *très-pâle.* Monsieur le Comte, vous me jurez qu'elle ne court aucun danger?

SAINT-GERMAIN. Je vous le jure!

MARCEL. J'ai foi dans votre parole de gentilhomme! Que Dieu achève l'œuvre, et nous soit en aide. (*Marcel et Saint-Germain se donnent la main.*)

PAPILLON. Arrive donc, Marcel... Par ici, les amis!... par ici!... (*Ils entrent à droite. Saint-Germain va mettre le verrou.*)

SCÈNE VI.

JEANNE, SAINT-GERMAIN.

JEANNE, *au milieu du théâtre.* Nous sommes seuls!

SAINT-GERMAIN, *allant à elle.* Seuls.

JEANNE. J'aurais bien dit à Marcel de rester... mais j'aurais tremblé pour lui.

SAINT-GERMAIN. Et pour vous...

JEANNE. Non... je suis calme... voyez... (*Elle lui tend la main.*) Vous ne savez pas, mon ami... (*Se reprenant.*) Vous voulez bien, n'est-ce pas, que je vous appelle mon ami?...

SAINT-GERMAIN. Sans doute.

JEANNE. Eh bien! j'ai en vous une con-

fiance qui ne se démentira pas, quoi que vous fassiez et quoi qu'il advienne... Votre voix est douce à mon cœur ; sans vous connaître, il me semble que je vous attendais... et que vous me manquiez... (Il la fait asseoir à gauche.) Tenez, nous autres aveugles, nous nous faisons des personnes et des choses une idée qui bien souvent doit être exacte... Quand j'aurai recouvré la lumière, et que vous serez là, tous, autour de moi, j'irai à chacun de vous, et je vous appellerai par vos noms... (Un silence.) Je suis prête, mon ami... et j'attends... Vous ne répondez pas?... Où êtes-vous ?

SAINTE-GERMAIN. A vos côtés.

JEANNE, tenant sa main. Oh ! vous tremblez !

SAINTE-GERMAIN, avec résolution, à part. Allons ! du courage ! il le faut... (Il prend une aiguille dans le coffret, s'approche de Jeanne et s'arrête.) Non... je n'ose plus !..

JEANNE. Mon Dieu !..

SAINTE-GERMAIN. Oh ! c'est que maintenant, j'ai peur !.. Sais-tu, pauvre fille, que le moindre mouvement et le doigt de Dieu lui-même n'accomplirait plus ce miracle... Le moindre mouvement, et je te tuerais, toi... (L'entourant de ses bras.) Comprends-tu... avoir dans mes mains ton bonheur, ton salut, te sentir vivante dans mes bras, et te perdre !

JEANNE. Courage !

SAINTE-GERMAIN. Du courage... j'en aurais si les battements de ton cœur n'arrivaient pas au mien, si tu étais immobile, si la vie s'éteignait en toi seulement une minute, une seconde. (Après un temps.) Oh !..

JEANNE. Qu'avez-vous ?

SAINTE-GERMAIN. Jeanne, tu disais que tu avais confiance en moi !..

JEANNE. Oui.

SAINTE-GERMAIN. Tu me crois, lorsque je te dis que le plus imperceptible mouvement, c'est l'ombre éternelle, c'est la perte de toutes tes espérances... Tu me crois, n'est-ce pas ?

JEANNE, se levant. Oui.

SAINTE-GERMAIN, il va à l'étagère de droite et apporte deux petites fioles. Eh bien ! voici deux flacons... l'un, c'est le sommeil, l'anéantissement ; le cœur cesse de battre, l'âme de sentir... Tu seras immobile comme il faut que tu sois... et alors j'aurai la force... L'autre, c'est le réveil et le salut... Sans lui, le sommeil de quelques heures deviendrait l'éternel sommeil... As-tu le courage de mourir une heure pour renaître ensuite avec la lumière ?

JEANNE. Donnez... (Le Comte lui tend le flacon, Jeanne le porte à ses lèvres, le vide et le rend au Comte.)

SAINTE-GERMAIN. Bien... bien !

JEANNE. Quand viendra ce sommeil ?

SAINTE-GERMAIN. Bientôt.

JEANNE, dans les bras de Sainte-Germain. Parlez-moi... et restez ainsi... bien près... toujours... que mon cœur batte près du vôtre jusqu'à ce qu'il s'éteigne... Parlez-moi de ma mère ! dites-moi qu'elle était bonne... qu'elle a pleuré quand on lui a volé sa fille... et que maintenant elle souffre !

SAINTE-GERMAIN. Je te l'ai dit... ta mère t'est plus !.. Tu as raison... elle doit avoir cruellement souffert !

JEANNE. Pauvre mère !.. Oh ! mon Dieu !

SAINTE-GERMAIN. Mon enfant !..

JEANNE. Oh ! restez là... le sommeil... il vient... mon cœur... bat moins vite... ma tête s'alourdit... oh ! vous ne me laissez pas mourir !.. Marcel... où est-tu ?

SAINTE-GERMAIN. Mon enfant !..

JEANNE. Votre enfant !.. oui... votre enfant !.. c'est étrange !.. mais de blanches visions passent devant moi... elles m'appellent !.. elles me tendent la main !.. mes sœurs... je vous rejoins... c'est moi... me voilà... me voilà !.. (Elle tombe sans mouvement dans les bras du Comte qui la place sur un fauteuil à gauche. — Un silence. — Le Comte qui a suivi les phases de la léthargie, s'agenouille près d'elle et lui met la main sur le cœur.)

SAINTE-GERMAIN. Plus rien ! plus rien !.. (Avec énergie.) A l'œuvre !.. je suis la science et le salut ! (Il saisit rapidement une aiguille, s'agenouille encore, mais devant Jeanne. — Musique.)

SAINTE-GERMAIN, se levant. Ma main n'a pas tremblé !.. Oh ! Dieu me dit que j'ai réussi... Maintenant, Jeanne, réveille-toi !.. (Au moment où il va pour prendre le second flacon, qu'il a déposé sur une table, la porte de droite, deuxième plan, s'ouvre brusquement, rentrent des soldats du guet.)

SCÈNE VII.

LES MEMES, UN SERGENT, SOLDATS DU GUET.

LE SERGENT. Monsieur le comte de Sainte-Germain, au nom du roi, je vous arrête.

SAINTE-GERMAIN. Moi !

LE SERGENT, lui remettant un parchemin. Lisez !

SAINTE-GERMAIN. « Ordre d'arrêter et de conduire à la Bastille monsieur de Sainte-Germain, coupable d'empoisonnement sur la personne du duc de Médina. » — Moi moi !.. un empoisonneur... et qui dit cela ?

LE SERGENT. Tout Paris...

LA FOULE, au dehors. Mort à l'empoisonneur !

LE SERGENT. Écoutez !..

SAINTE-GERMAIN. Infamie !..

LE SERGENT, voyant Jeanne. Une jeune fille... froide... inanimée!...

SAINT-GERMAIN. Cette jeune fille n'est qu'endormie... et il me suffira d'approcher ce flacon de ses lèvres...

LE SERGENT, se plaçant entre Saint-Germain et Jeanne. N'approchez pas, monsieur le comte... (Cris de la foule.) Entendez-vous... mort à l'empoisonneur... Arrière!...

SAINT-GERMAIN, suppliant avec force. Oh! c'est impossible!.. si vous saviez quel crime vous allez me faire commettre... mais vous ne savez donc pas que ce sommeil, s'il se prolonge, c'est la mort... je puis la sauver!.. grâce pour elle... donnez-le-lui vous-même, c'est la vie!.. la vie!..

LE SERGENT. Qui nous dit que ce n'est pas encore du poison?..

SAINT-GERMAIN, à genoux. Du poison!.. oh! tenez-lui. voyez!.. (Il le porte vivement à ses lèvres.)

LE SERGENT. Donnez donc... si je la tue, que son sang retombe sur votre tête... (Il tend la main pour prendre le flacon. — Piétri se précipite en ce moment par la porte de gauche.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PIÉTRI.

PIÉTRI, saisissant le flacon que le sergent porte aux lèvres de Jeanne. Arrêtez!.. cet homme vous trompe!.. c'est du poison!.. (Il brise le flacon.)

SAINT-GERMAIN. Ah!.. (Il pousse un cri déchirant et tombe évanoui.)

PIÉTRI, au sergent. Cet homme à la Bastille!.. obéissez au roi!.. (On emporte le Comte. — Piétri sort, on entend les cris de la foule : Mort à l'empoisonneur.)

SCÈNE IX.

JEANNE, endormie, MARCEL, puis PIÉTRI, LA FOULE. (La porte de droite, premier plan, cède aux efforts de Marcel qui se précipite en scène.)

MARCEL. Ces cris que j'ai entendus!.. que se passe-t-il donc?.. (Regardant au fond à terre.) Ce flacon brisé à terre... Le comte n'est plus ici!.. Jeanne!.. Jeanne endormie... (Se mettant à genoux devant elle, et lui tenant la main.) Réveille-toi!.. Sa main est glacée... Jeanne! ma bien-aimée!.. (La foule rentre par la droite.)

LA FOULE. Mort à l'empoisonneur!..

MARCEL. L'empoisonneur! O mon Dieu!

PIÉTRI, excitant la foule, montrant Jeanne. Tenez!.. encore une victime!

TOUS. Ah!

PIÉTRI. Une pauvre jeune fille qu'il a attirée dans son antre, sous prétexte de la sauver... et sur laquelle il a essayé un nouveau poison...

MARCEL, avec désespoir. Empoisonnée!..

PIÉTRI. Par le comte!.. je l'ai vu commettre son crime!..

MARCEL. Oh! c'est à devenir fou!.. (Avec désespoir.) Mortel!.. morte!..

PIÉTRI. Justice!

TOUS. Oui... oui... justice!..

MARCEL, prenant le milieu de la scène. Et qui donc veut faire justice ici?... J'étais le fiancé de cette jeune fille!.. je l'ai aimée vivante... je la vengerai morte!.. La loi ne frappe pas assez vite... et je veux...

PIÉTRI. Que veux-tu?..

MARCEL. Oh! ce comte... qui nous a perdus... qui est venu jeter sa vie au milieu de la nôtre!.. (Ici la Marquise rentre par la porte de gauche.)

MARCEL. Que faire pour arriver jusqu'à lui!.. quel moyen employer!.. Un cachot! ce n'est point assez pour l'hypocrite amitié de cet homme... Je veux le frapper au cœur, comme il m'a frappé! Mon âme, mon âme à qui me jettera devant cet homme! (Il tombe la tête appuyée sur le fauteuil où est Jeanne.)

LA MARQUISE, lui touchant le bras. J'accepte, monsieur Marcel!..

MARCEL, relevant la tête. Vous, Madame!

LA MARQUISE. Moi, qui vous ai aimé... et qui détestais ma rivale... Mais, maintenant, je souffre de votre douleur... Que voulez-vous?

MARCEL. Un cachot protège cet homme... vous m'ouvrirez les portes de ce cachot.

LA MARQUISE. Que voulez-vous encore?

MARCEL se retourne et aperçoit les épées qui sont accrochées au fond à droite. Rien de plus, Madame. (S'agenouillant devant Jeanne.) Adieu... tout est dit maintenant. Je ne te verrai plus... c'est l'angélas, et voici que les cloches qui tout à l'heure sonnaient notre bonheur, sonnent maintenant tes funérailles... Adieu, Jeanne... tu emportes ma vie avec la tienne... la jeunesse était en nous, et tes fleurs de fiancée cachaient la mort... Dis à mon père que je t'ai aimée, et que je t'ai faite heureuse, tant que ton ange gardien ne t'a pas emportée vers Dieu... Dis-lui que tu as été mon seul amour, comme il fut ma plus chère amitié... Dis-lui, Jeanne, que tu m'as laissé le cœur brisé, et que j'attends l'heure de délivrance, où je pourrai vous rejoindre, vous, mes deux amours, dans cette suprême demeure, où Dieu ne sépare plus ceux qui se sont aimés... (Pendant ce temps Piétri et la Marquise ont échangé quelques signes. — La Marquise se retire et Piétri reste près de la porte, les yeux fixés sur Marcel et semble attendre. — On entend les orgues. — Il embrasse religieusement Jeanne, puis se dirige vers la droite, et promène les épées. La foule s'écarte et le laisse passer.)

MARCEL. Mes amis, priez pour elle! Tout

le monde s'agenouille en silence.) Oui!... à genoux... priez pour la sainte qui est morte!... priez pour moi qui vais la venger!

(*Marcel est près de la porte. — Tout le monde est à genoux, excepté Piétri. — Le rideau tombe.*)

ACTE QUATRIÈME.

A la Bastille. Un cachot. Porte au premier plan à gauche; du même côté au fond de la paille. Au fond au milieu est une fenêtre, dont quelques barreaux sont brisés. La lune glisse à travers et éclaire le théâtre. Un banc à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINTE-GERMAIN, couché sur la paille. La porte s'ouvre, entre **UN GEOLIER** qui dépose de l'eau et du pain auprès du comte.

LE GEOLIER. M. le comte!... (*A part.*) Il ne dit donc jamais rien, celui-là!... Il s'habitue! (*Haut.*) M. le comte!

SAINTE-GERMAIN, levant la tête. Que voulez-vous?

LE GEOLIER. Je vous apporte votre souper... de l'eau et du pain... c'est l'ordinaire de la maison!

SAINTE-GERMAIN. Laissez-moi!

LE GEOLIER. Pas avant de vous transmettre les ordres du gouverneur. Vous n'êtes ici que provisoirement, M. le comte... Le prisonnier qui était avant vous dans ce cachot a tenté de s'évader en sciant les barreaux... ce prisonnier a été pendu ce matin. Dame!... il n'était pas gentilhomme!... Mais si j'ai un conseil à vous donner, n'approchez pas de cette fenêtre...

SAINTE-GERMAIN. Pourquoi?

LE GEOLIER. C'est que la sentinelle a ordre de tirer sur la première personne qui se présentera, et par ce clair de lune, on a le coup d'œil juste. Voilà tout ce que j'avais à vous dire... et je m'en vais.

SAINTE-GERMAIN. C'est bien.

LE GEOLIER, indigné. Si les barreaux brisés vous donnaient des idées de vous en sauver... regardez... mais de bien loin, cette forme qui se balance là-bas... c'est ce pauvre diable de ce matin... ça me fait de la peine, vrai... je commençais à m'y habituer, à celui-là!... depuis neuf ans!... Enfin, méfiez-vous... une balle sort plus vite d'un fusil qu'un prisonnier de la Bastille.

SAINTE-GERMAIN. Quelle heure est-il?

LE GEOLIER. Bientôt une heure. Bonne nuit, M. le comte! (*Il sort.*)

SCÈNE II.

SAINTE-GERMAIN, seul. (*Il se lève.*)

J'ai perdu la partie... vous avez gagné, marquise... L'enjeu était une enfant... et vous avez gagné! Quand la fatalité veut déchirer un homme, c'est en vain qu'il résiste... elle épuise ses forces... elle le harcèle jusqu'à ce qu'il retombe brisé, puis elle emporte sa suprême espérance! (*On entend sonner une heure.*) Empoisonneur!... voilà ce que répétait la foule!... Empoisonneur!... ai-je lassé la colère de Dieu!... qu'ai-je en-

core à souffrir!... J'attends!... (*Reculant de la fenêtre avec horreur.*) Ah! ce malheureux qu'ils ont tué... ce matin, il rêvait la liberté... la famille... toutes les joies... et moi... Ils disent que je suis Satan... Si tu es Satan, brise donc ces portes de fer, ces murailles épaisses!... Franchis l'espace, découvre cette jeune fille, ressuscite cette enfant... Dieu ne frappait que l'archange rebelle... En me rejetant dans mon néant, il a frappé deux existences. (*La porte s'ouvre.*) Quelqu'un!

SCÈNE III.

SAINTE-GERMAIN, **MARCEL**, couvert d'un manteau.

SAINTE-GERMAIN. Marcel... oh! béni sois-tu!... Parle... parle-moi de Jeanne... Qu'en as-tu fait?... c'est toi!... Oh! je t'appelais, mon fils... et je ne t'espérais pas.

(*Marcel jette une épée aux pieds du Comte.*)

SAINTE-GERMAIN. Une épée!

MARCEL. Vous êtes, dit-on, habile à manier cette arme?

SAINTE-GERMAIN. Que veux-tu?...

MARCEL. Te tuer... Nous allons nous battre ici, sans témoins... Duel sans pitié, où l'un des deux doit mourir!...

SAINTE-GERMAIN. Marcel!...

MARCEL. Que t'avions-nous fait?... Nous ne te demandions rien, misérable, et tu es venu lâchement dans ma maison... J'ai eu foi dans tes paroles menteuses.

SAINTE-GERMAIN. Moi! moi qui seul ai pris ta défense!...

MARCEL. Pour mieux nous tromper... pour mieux tuer Jeanne.

SAINTE-GERMAIN, comme à lui-même. Oui, c'est moi qui l'ai tuée!...

MARCEL. A nous deux maintenant. En garde!

SAINTE-GERMAIN repoussant l'épée du pied. Je ne me battra pas.

MARCEL. Lâche!

SAINTE-GERMAIN. Ils ne m'ont pas cru, lorsque j'ai dit que je pouvais la sauver... tu ne me crois pas non plus, Marcel... et pourtant... je jure que cette mort n'est que le sommeil... et que je la sauverais si j'étais libre!

MARCEL. Mensonge!

SAINTE-GERMAIN. Vérité, Marcel... vérité terrible!... Mais qui donc t'a fait pénétrer jusqu'à moi?... Quelle main a guidé ta vengeance!...

MARCEL. Que vous importe !
 SAINT-GERMAIN. C'est elle!... toujours elle!... la marquise... (*Lui saisissant le bras.*) Réponds-moi, Marcel... c'est la marquise, n'est-ce pas?...
 MARCEL. Oui!...

SAINT-GERMAIN. Marcel... écoute!... Il y a seize ans, cette femme a voulu tuer son enfant; puis, elle a jeté son premier amant sur la terre d'exil... Dieu n'a pas voulu laisser mourir l'enfant... Dieu a permis au père de revoir sa patrie... Et voilà que cette misérable femme place deux épées dans ta main, en te disant : « Venge-toi!... » (*Arrachant l'épée des mains de Marcel et la brisant.*) Non, je ne me battrai pas, Marcel, parce que ce duel est impie et sacrilège... parce que je ne dois pas tuer le fiancé de Jeanne... parce que toi, Marcel, tu ne peux pas frapper son père!

MARCEL. Vous!... son père!...

SAINT-GERMAIN. Oui, moi, qui voulais ton bonheur et le sien; moi, qui aimais trop ma fille pour l'entourer de mes ennemis, pour lui léguer en héritage un nom maudit et les haines que j'ai semées sur ma route. Moi, qui la respectais trop pour lui dire : « Ta mère fut la maîtresse d'un roi... » N'est-il pas vrai, Marcel, que je ne pouvais pas lui dire cela? Et, maintenant surtout, que l'on m'appelle empoisonneur et assassin... je me tairai... tu te tairas, Marcel... Oh! comprends-tu ce que j'ai souffert!... comprends-tu ce que je souffre... Ne dis rien, ne place pas mon nom flétri à côté de celui de Jeanne... Ne dis à personne qu'une courtisane fut sa mère... n'enlève pas le pieux souvenir qu'elle lui donne... Et moi, Marcel... je te le demande à genoux... ne m'enlève pas l'estime de mon enfant! (*Il pleure.*)

MARCEL. Oh! oui... vous dites la vérité... c'est moi qui vous demande grâce... Mais la marquise...

SAINT-GERMAIN. La marquise!... je l'ai revue à ce bal; mais seize années et le soleil du Sénégal ont changé mon front comme le désespoir a vieilli mon cœur; elle n'a pas reconnu cet enfant de dix-huit ans qu'elle avait aimé et qui aurait donné sa vie au premier mot de sa lèvres!... Tais-toi... si je t'ai dit ce secret... c'est que nos épées ne devaient pas se rencontrer.

MARCEL. Et Jeanne peut être sauvée, dites-vous?

SAINT-GERMAIN. Par moi... par moi seul... mais Dieu nous abandonne... et je n'ai plus d'amis!

PAPILLON, *entrant*. Eh bien! et moi donc, monsieur le comte.

SCENE IV.

LES MÊMES, PAPILLON, *en geôlier*.

MARCEL. Papillon!...

SAINT-GERMAIN. Toi ici!...

PAPILLON. Vous y êtes bien, vous! Quand je vous disais que je vous serais bon à quelque chose!...

SAINT-GERMAIN. Papillon!...

PAPILLON. Oui, Papillon... qui a fourré dans sa tête de vous sauver... et dame! je suis têtue, moi! Je connaissais le portier de la localité!... et me v'la géolier, rien que ça. Votre prison n'est qu'à un grand étage... Tenez, voilà un cadeau que je vous fais. (*Il tire de dessous sa veste une échelle de cordes qu'il pose sur le banc.*) Les petits cadeaux entretiennent l'amitié!...

SAINT-GERMAIN, *indiquant la fenêtre*. Mais cette sentinelle!...

PAPILLON. Attendez donc!... On la relève à deux heures... et pour en placer une de mon choix... mon ami Jolicœur... un bon celui-là!

SAINT-GERMAIN. Mais la consigne...

PAPILLON. La consigne!... ah! ouiche! la consigne...

SAINT-GERMAIN. Mais il tirera sur nous!

PAPILLON. Il ne tirera rien du tout! Voici l'échelle, voici la fenêtre... Jolicœur vous montrera un amour de petit chemin qui conduit hors des fossés... Quand vous serez en plein air... vous... vous chanterez le refrain de votre ballade... ça me prouvera que nous avons réussi... et allez donc! (*Leur prenant les mains.*) Bonsoir, les amis... Il y a un Dieu pour les braves gens!... (*Il sort.*)

SCENE V.

SAINT-GERMAIN, MARCEL.

SAINT-GERMAIN, *saisissant l'échelle de cordes*. C'est le salut... à l'œuvre!

MARCEL, *l'arrêtant*. Que faites-vous?... Mais vous n'avez donc pas entendu? cette fenêtre, c'est la mort.

SAINT-GERMAIN. Attendre!... attendre ici!... l'heure marche trop lentement... Viens! viens!

MARCEL. Non!... vous ne passerez pas!

SAINT-GERMAIN. Oublies-tu qu'elle nous appelle... qu'une minute de retard, et nous la perdons... Dieu nous protège, Marcel... Il est avec nous maintenant... J'irai à cette fenêtre, te dis-je... la sentinelle tirera sur moi... elle ne me tuera pas... Je serai blessé, peut-être... mais mourir... lorsque j'ai dans mes mains la vie de ma fille... mourir... allons donc!... est-ce que c'est possible?... Viens, Marcel... l'image de Jeanne est là... dans mon cœur... c'est un talisman sacré... toutes les balles ne sauraient l'atteindre!

MARCEL. Mon père... vous dites qu'une minute de retard nous la fait perdre...

SAINT-GERMAIN. Oui.

MARCEL. Laissez-moi attacher l'échelle, mon père... je passerai le premier.

SAINT-GERMAIN. Toi!

MARCEL. J'essuierai le feu de la sentinelle, et vous descendrez.

SAINT-GERMAIN. C'est impossible!

MARCEL. Mais si l'on vous trait, est-ce ma main qui sauverait votre enfant? est-ce que j'ai votre science? est-ce que je connais vos secrets, moi?... Vous voyez bien que je dois vous couvrir de ma poitrine... vous voyez bien que je dois passer le premier... Adieu! Si je meurs, dites à Jeanne que j'ai sauvé son père. *(Au moment où il va s'élaner vers la fenêtre, l'échelle à la main, la porte s'ouvre. Piétri paraît.)*

SCENE VI.

LES MEMES, PIÉTRI, immobile.

SAINT-GERMAIN. Piétri!

PIÉTRI, le saluant. Moi-même, monsieur le comte... Vous ne sortirez pas.

SAINT-GERMAIN. Misérable!

MARCEL, le reconnaissant. Cet homme!... Mais c'est celui qui vous accusait... qui excitait contre vous la multitude... qui le premier a crié: Mort à l'empoisonneur!

SAINT-GERMAIN. Lui!... et tu viens te jeter sur mon passage!... Bien!... Tu avais raison de m'appeler assassin... *(Ramassant l'épée.)* Je vais te tuer.

PIÉTRI, armant un pistolet. Un duel!... soit!... Chacun ses armes, monsieur le comte!... *(Il vise le Comte, et tire; mais le pistolet ne part pas.)*

PIÉTRI. Malheur!... *(Le Comte s'avance*

lentement vers Piétri.) Laissez-moi... *(Il court vers la porte; mais Marcel s'est placé devant.)* Non, vous ne me tuerez pas... Ah! par cette fenêtre... j'appellerai... *(Il se précipite vers la fenêtre, et crie:)* A moi, sentinelle!... à moi!... *(Coup de feu. Piétri tombe frappé.)*

SAINT-GERMAIN, jetant l'épée. C'est Dieu qui a puni cet homme!...

SAINT-GERMAIN. A l'œuvre! à l'œuvre!... *(Il enlève un barreau, puis passant il attache l'échelle à un des barreaux brisés.)* Viens, Marcel! la sentinelle recharge son arme... *(Marcel passe.)*

SAINT-GERMAIN, encore visible. Hétons-nous... Jeanne nous attend!... *(Ils disparaissent.)*

SCENE VII.

PIÉTRI, étendu. Entre PAPILLON.

PAPILLON. Ce coup de feu... plus personne!... envolés!... *(Il aperçoit Piétri.)* Un homme!... *(Il se penche.)* Eh! mais... je connais ça... Dagobert!... Dagobert en jupon!... et dans du linge fin!... Il m'a donc trompé!... *(Après avoir réfléchi.)* Ah! mon gaillard!... tu t'es moqué de moi... mais je saurai qui tu es!... *(Second coup de feu. On entend dans le lointain la voix du Comte, qui chante le refrain de la ballade du premier acte:)*
 Passez, passez votre chemin, etc.

PAPILLON. Sauvé!... *(Il se dispose à fouiller Piétri.)*

ACTE CINQUIÈME.

Le boudoir de la marquise, grande fenêtre au fond donnant sur un balcon; à gauche, une porte; à droite, une grande cheminée; sur le devant à gauche une table, dessus est une bougie allumée, puis des fleurs; une autre au fond, du même côté, dessus est un petit miroir et un livre.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, seule, près de la porte et écoutant.

Rien encore... Piétri tarde bien... qu'est-il donc arrivé? Je ne puis reposer... *(Se mirant.)* Comme je suis pâle!... j'ai cru entendre... *(Elle prête l'oreille.)* Non... le silence... partout le silence... Que cette nuit est lente!... Que demain tarde à paraître... Lissons. *(Elle prend un livre, s'assied à droite et lit.)*

- « Le bonheur est un mot que le malheur efface
 - » Du triste livre de nos jours;
- » C'est un hôte rapide, et souvent, quand il passe,
 - » Son aile emporte nos amours.
- » Est-ce l'ambition... ou la gloire... ou l'orgie?...
 - » Que j'en ai vu d'ambitieux,
- » Et combien j'en ai vus, ivres, chanter la vie,
 - » Avec des larmes dans les yeux!
- » Le bonheur... Songe d'or qui fait toute la terre,
 - » C'est la manne que Dieu répand
- » Sur ce premier baiser si chaste, qu'une ombre
 - » Donne aux lèvres de son enfant!...

(Le livre tombe de ses mains; elle se lève.) Et ce bonheur... je n'en ai pas voulu... Et pour étouffer mon secret, il a fallu... *(Commencement d'orage, quelques éclairs se succèdent rapidement.)* L'orage!... mais c'est horrible d'attendre, ainsi!... Cette fois... je ne me trompe pas... quelqu'un! *(La fenêtre s'ouvre violemment et livre passage à Saint-Germain. Coup de tonnerre.)*

SCENE II.

LA MARQUISE, SAINT-GERMAIN.

LA MARQUISE. Lui... toujours lui!... *(Elle fait un mouvement pour sortir.)*

SAINT-GERMAIN, lui barrant le passage. Restez!

LA MARQUISE. Mais...

SAINT-GERMAIN. Je vous tiens... vous êtes à moi... vos gens sont endormis... vous m'appartenez, madame... Appelez donc vos aïeux... appelez donc ce monde brillant qui riait dans un bal... La nuit vous livre à moi... je vous garde.

LA MARQUISE. Monsieur le comte!

SAINTE-GERMAIN. Maria, jadis tu m'appelles Raoul !

LA MARQUISE, avec un cri. Raoul !

SAINTE-GERMAIN, s'approchant. Où est-elle ?... Dis-le-moi... où l'as-tu cachée ?

LA MARQUISE. Ah ! je suis forte encore... et, à mon tour, je te tiens par cette jeune fille.

SAINTE-GERMAIN. Où est-elle?... je le saurai...

LA MARQUISE. Jamais !

SAINTE-GERMAIN. Jamais ? Je ne vous ai pas tout dit dans cette nuit de fête, madame. Si Pierre Renaud n'avait obéi qu'à moitié !

LA MARQUISE, à part. Pierre Renaud !

SAINTE-GERMAIN. Si après avoir frappé, il s'était enfui éperdu... abandonnant le berceau et l'enfant... si à quelques pas il l'avait vu recueillir par un artisan qui l'éleva !... Si Pierre Renaud m'avait écrit à son lit de mort !...

LA MARQUISE. Il a écrit !...

SAINTE-GERMAIN, lui tendant la lettre. Voici la lettre... (A voix basse.) Maria, tu n'as pas vu au bras de l'ange une cicatrice ?

LA MARQUISE. Que dis-tu ?

SAINTE-GERMAIN. Je dis que Dieu t'a jetée en face de ta fille... je dis que tu as voulu voler l'amant de ta fille... tu étais sa rivale, toi !... sa mère !...

LA MARQUISE. Ma fille !...

SAINTE-GERMAIN. Tu l'as tuée !

LA MARQUISE. Mais c'est impossible ! cette lettre... (Lisant.) « Cet enfant a reçu au baptême le nom de Jeanne ! » Mon enfant !... mon enfant !...

SAINTE-GERMAIN. Je puis la sauver ! conduis-moi près d'elle...

LA MARQUISE, appelant. Piétri !

SAINTE-GERMAIN. Que veux-tu ?

LA MARQUISE, appelant. Piétri !...

SAINTE-GERMAIN. Que te fait cet homme ?

LA MARQUISE. Lui seul sait où est mon enfant... lui seul peut te le dire...

SAINTE-GERMAIN. Mais, malheureuse... cet homme est mort !

LA MARQUISE. Mort !... et qui donc l'a tué ?

SAINTE-GERMAIN. Dieu !...

LA MARQUISE. Mais alors... ta fille est perdue ; car moi... je ne sais pas... je ne sais rien...

SAINTE-GERMAIN. Malheur !

LA MARQUISE, à ses pieds. Grâce !... tu vois que je suis punie aussi... Retrouver son enfant... et la perdre... Grâce !...

SAINTE-GERMAIN, avec force. Non ! tu m'appartiens dans ce monde et dans l'autre !... Regarde-moi bien en face !... Je suis un maudit comme toi... (L'enlaçant dans ses bras.) Viens, mes bras t'emporteront dans l'espace ; car je suis l'archange foudroyé, je m'appelle Satan... je suis le roi des ténèbres !

LA MARQUISE, se dégageant de l'étreinte du comte. Ah !... (Elle s'évanouit et tombe brisée dans le fauteuil à droite.)

SCENE III.

LA MARQUISE, évanouie, **SAINTE-GERMAIN,** **MARCEL** et **PAPILLON.**

MARCEL, montrant Raoul à Papillon. Le voilà !

SAINTE-GERMAIN. Oh ! Jeanne est perdue cette fois !

PAPILLON, essoufflé. Elle est sauvée !...

SAINTE-GERMAIN. Que dis-tu ?...

PAPILLON. En fouillant mon faux Rigobert, j'ai trouvé cette clef et ce chiffon de papier... qu'il écrivait aux gens qui devaient l'ensevelir !...

SAINTE-GERMAIN, parcourant le billet avec joie. Ah ! je sais... je sais... ici... dans cet hôtel... (Prenant la tête de Papillon et l'enbrassant convulsivement.) Merci... Tu nous sauves deux fois.

PAPILLON. Dame ! on fait ce qu'on peut !
SAINTE-GERMAIN. Venez... venez... (A la Marquise.) Maria... l'heure de la justice a sonné... c'est ta fille qui nous vengera ! (Ils sortent tous les trois.)

SCENE IV.

LA MARQUISE, seule.
(Orage et coups de tonnerre. La Marquise revient à elle peu à peu.)

Grâce ! Tue-moi plutôt... (Regardant autour d'elle.) Plus rien. J'ai donc fait un horrible rêve... (Voyant la lettre de Pierre Renaud à terre.) Non... je n'ai pas rêvé... cette lettre... la voilà !... C'était bien Raoul... c'était bien Satan !... (Avec désespoir.) Mais personne ne viendra-t-il donc ? être seule ainsi... J'ai peur !... ces murs... ils me parlent !... Ils me menacent !... Des formes bizarres rient et m'entourent !... Ah ! j'ai peur !... j'ai peur !... ma fille !... je l'ai tuée... je l'ai tuée deux fois... Jeanne ! Jeanne !... (Une petite porte cachée dans la muraille au fond à droite s'ouvre. Jeanne vêtue de blanc paraît.)

JEANNE. Qui m'appelle ?...

LA MARQUISE, terrifiée. Ah !... (Elle pousse un cri et tombe à genoux.)

SCENE V.

LA MARQUISE JEANNE.

JEANNE, regardant partout. Où suis-je !... Quels sont ces hommes qui m'ont dit : « Marche ! » L'un d'eux pleurait... (Montrant la bougie.) Qui donc brille ainsi... mais c'est la lumière !... (Elle fait quelques pas en chancelant.)

LA MARQUISE. Elle vient à moi... Elle me voit ! Grâce, vision terrible... oui... c'est moi qui t'ai frappée... mais ne me regarde pas ainsi !...

JEANNE. Qui êtes-vous !... que voulez-vous ?...

LA MARQUISE, *se traînant jusqu'à elle.* Je suis à tes pieds... mais disparaîs... fantôme de Jeanne... J'avoue mon crime... c'est moi qui t'ai repoussée... c'est moi!...

JEANNE. Ah! je me souviens!... Vous êtes la marquise, cette ennemie sans pitié!

LA MARQUISE. Ton ennemie, moi!... Si tu savais!... si tu pouvais savoir!... *(Elle saisit la main de Jeanne.)* Mais cette main... n'est pas glacée!... Vivante!... vivante!... Oh! pardonne-moi, Jeanne... je suis... je suis ta mère!...

JEANNE, *s'éloignant.* Ma mère!... vous, madame!

LA MARQUISE. Ah!

JEANNE. Ma mère est morte!... Si vous étiez ma mère, est-ce que vous auriez voulu me prendre Marcel?... si vous étiez ma mère, est-ce que vous m'auriez fait tuer, madame?

LA MARQUISE. Jeanne!... si tu savais ce que je souffre!... vois mes larmes... je suis à tes genoux... Oh! ne me maudis pas!

JEANNE. Je ne sais pas maudire... *(Raoul et Marcel paraissent à la petite porte secrète, ils écoutent.)*

LA MARQUISE. Ainsi, tu me pardonnes!...

JEANNE. Je vous pardonne.

LA MARQUISE, *lui tendant les bras.* Et tu me laisseras t'appeler mon enfant!...

JEANNE. Vous! Et que dirait ma mère, qui est une sainte!...

LA MARQUISE *avec angoisse.* Oh! si j'ai été criminelle, le châtement est plus grand que le crime! que Dieu me tue... mais être repoussée par ma fille... être reniée par mon enfant... oh! c'est trop... *(Saint-Germain s'est approché lentement près d'elle.)*

LA MARQUISE. Raoul! oh!... *(Elle cache sa tête dans ses mains.)*

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SAINT-GERMAIN, MARCEL. *(Moment de silence. Jeanne regarde tour à tour le comte et Marcel, puis elle va à Marcel et lui tend la main.)*

JEANNE. Marcel!

SAINTE-GERMAIN, *à part.* Pauvre père... ce n'est pas toi qu'elle a reconnu le premier!

JEANNE. C'est vous, Marcel... je vous vois! oh! c'est bien ainsi que la pauvre aveugle vous espérait... mon cœur vous avait reconnu avant mes yeux.

MARCEL, *lui montrant Saint-Germain et la faisant passer.* Jeanne!...

SAINTE-GERMAIN, *avec une émotion profonde.* Jeanne, vous allez partir... fuyez... fuyez cette France qui vous a fait si malheureuse... La patrie, c'est l'amour de celui qui vous aime... et Marcel sera près de vous. Mais là-bas, si mon nom est prononcé devant vous, si l'on insulte ce nom... oh! ne me détestez pas... gardez un éternel souvenir

de cet ami d'hier, dont les vœux vous suivront partout et toujours. Ne croyez pas les paroles qui flétriront le comte de Saint-Germain... dites seulement: « Il m'aimait... » comme un père... et il a pleuré en me » donnant son premier, son dernier baiser! *(Il l'attire dans ses bras et l'embrasse.)*

JEANNE. Monsieur le comte... nous serons deux pour vous bénir!

LA MARQUISE, *bas à Saint-Germain.* Oh! monsieur... vous ne voudrez pas qu'elle me quitte ainsi!...

SAINTE-GERMAIN. Qu'exigez-vous donc, madame?... Dieu punit les marâtres par l'abandon... il n'accorde qu'aux bonnes mères le droit de bénir leurs enfants!

LA MARQUISE. Jeanne... ne pars pas ainsi. *(Pleurant.)* Mais je suis ta mère! *(Jeanne redescend.)*

SAINTE-GERMAIN, *froidement.* Jeanne, ne voyez-vous pas que cette pauvre femme est folle!

LA MARQUISE. Moi!...

SAINTE-GERMAIN, *lui prenant les deux mains, et la regardant fixement.* Oui... folle! vous êtes la marquise Appiani, la favorite!...

LA MARQUISE. Taisez-vous! taisez-vous!

SAINTE-GERMAIN. La courtisane!... et la mère de cette jeune fille était un ange!... mais dites donc, dites donc que vous êtes folle, madame!

LA MARQUISE, *sous le regard de Raoul.* Oui... je suis... folle... non... je ne suis pas votre mère... je suis... je suis... *(Elle regarde un instant autour d'elle, semble ne reconnaître personne et se met à rire d'un rire étouffé.)* Ah! ah! ah!...

MARCEL. Mon Dieu!...

SAINTE-GERMAIN, *l'observant.* Ce regard!

LA MARQUISE. Oui... ma fille... elle est morte... ah... sous cette pierre... ah!... *(Elle prend le bouquet et l'effeuille comme sur une tombe.)*

SAINTE-GERMAIN, *épouvanté.* Qu'ai-je fait!

MARCEL. Folle!

JEANNE. Pauvre femme!

LA MARQUISE, *s'affaissant peu à peu.* Ma fille... tu m'appelles... je te rejoins, ma fille... la mort nous réunit... me voici... me voici. *(Elle tombe.)*

JEANNE. Du secours!

SAINTE-GERMAIN, *un genou à terre, posant la main sur le cœur de la Marquise.* Morte... morte!... oh! Dieu se venge!

JEANNE, *lui prenant la main.* Non, Monseigneur... il pardonne! *(Elle s'agenouille près de la Marquise, Saint-Germain pleure dans les bras de Marcel. — Tableau. — Rideau.)*

FIN.